



HODA BARAKAT
page III



De l'empire latin

De la Renaissance à nos jours, Françoise Waquet analyse les usages et les rôles d'une langue tenue pour « morte » dès le Moyen Âge

Rosa rosa rosam/Rosae rosae rosa. » Dans le beau livre qu'elle consacre aux usages et aux rôles du latin dans le monde occidental depuis la Renaissance, Françoise Waquet cite cette chanson de Jacques Brel. Elle y entend les répétitions mécaniques qui scandèrent le pensum obligé de milliers d'écoliers, mais aussi la nostalgie du temps des émois et des grandes espérances. « C'est le tango du temps béni/C'est le tango que l'on regrette. »

Françoise Waquet est connue dans la communauté des historiens et de leurs lecteurs par de remarquables travaux sur la république

Roger Chartier

des lettres, celle des savants et des érudits que liaient entre 1660 et 1750 une même éthique et de semblables pratiques intellectuelles. Elargissant son propos, elle offre aujourd'hui une réflexion originale et profonde sur les multiples emplois de la langue que Joseph de Maistre qualifia de « signe européen ». Elle n'a voulu écrire ni une étude philologique des évolutions de la langue latine, ni une histoire pédagogique des techniques de son enseignement, mais « une histoire culturelle du latin à l'époque moderne qui retracerait et analyserait les usages que l'on fit du latin à l'époque moderne et les discours que l'on tint à son sujet, leur contenu, mais aussi la volonté qui les porta, la stratégie qui les soutint ».

Un constat paradoxal sous-tend la démonstration : alors qu'il était devenu une langue morte depuis le haut Moyen Âge, quand les populations d'Occident adoptèrent les langues vulgaires, le latin demeura pourtant bien vivant entre XVI^e et XVIII^e siècle, et même au-delà. Il était la langue de l'école, celle que l'on enseignait et celle dans laquelle les savoirs sont transmis. Même lorsque les professeurs cessèrent

d'enseigner en latin, celui-ci resta essentiel dans toutes les éducations classiques – celles données par le lycée, le *Gymnasium* ou la *public school*. Ce qui fait que Françoise Waquet désigne le XIX^e siècle comme celui de la « royauté » du latin dans l'enseignement.

Elle montre que l'on aurait tort de lier trop étroitement les avancées de la pensée moderne à l'abandon de la langue ancienne. Le *Discours de la méthode*, de Descartes, ou les *Discorsi*, de Gallée, ne doivent pas masquer que, jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, les savants choisirent d'écrire leurs œuvres soit en latin, soit en vulgaire en fonction des lecteurs qu'ils voulaient atteindre, que plusieurs des textes fondateurs de la science nouvelle ou de la philosophie critique ne circulèrent largement qu'après avoir été traduits en latin et que, dans l'espace germanique au moins, nombreux furent les périodiques érudits publiés dans la langue

« morte ». Dans l'Occident chrétien, le latin fut aussi, fut surtout, la langue de la Révélation. Si l'Eglise accepta assez tôt la prédication en langue vulgaire, elle décida au concile de Trente que la langue du sacrement et de la liturgie ne pouvait être que latine. L'usage religieux d'une langue que les fidèles ne parlaient pas marquait une stricte séparation entre les clercs et les laïcs. Le latin devait protéger les Ecritures des interprétations hérétiques et tenir à distance le mystère sacré. De là, les fortes restrictions mises par l'Eglise à la lecture de la Bible en traduction et les faibles concessions faites à la langue vulgaire dans le rituel.

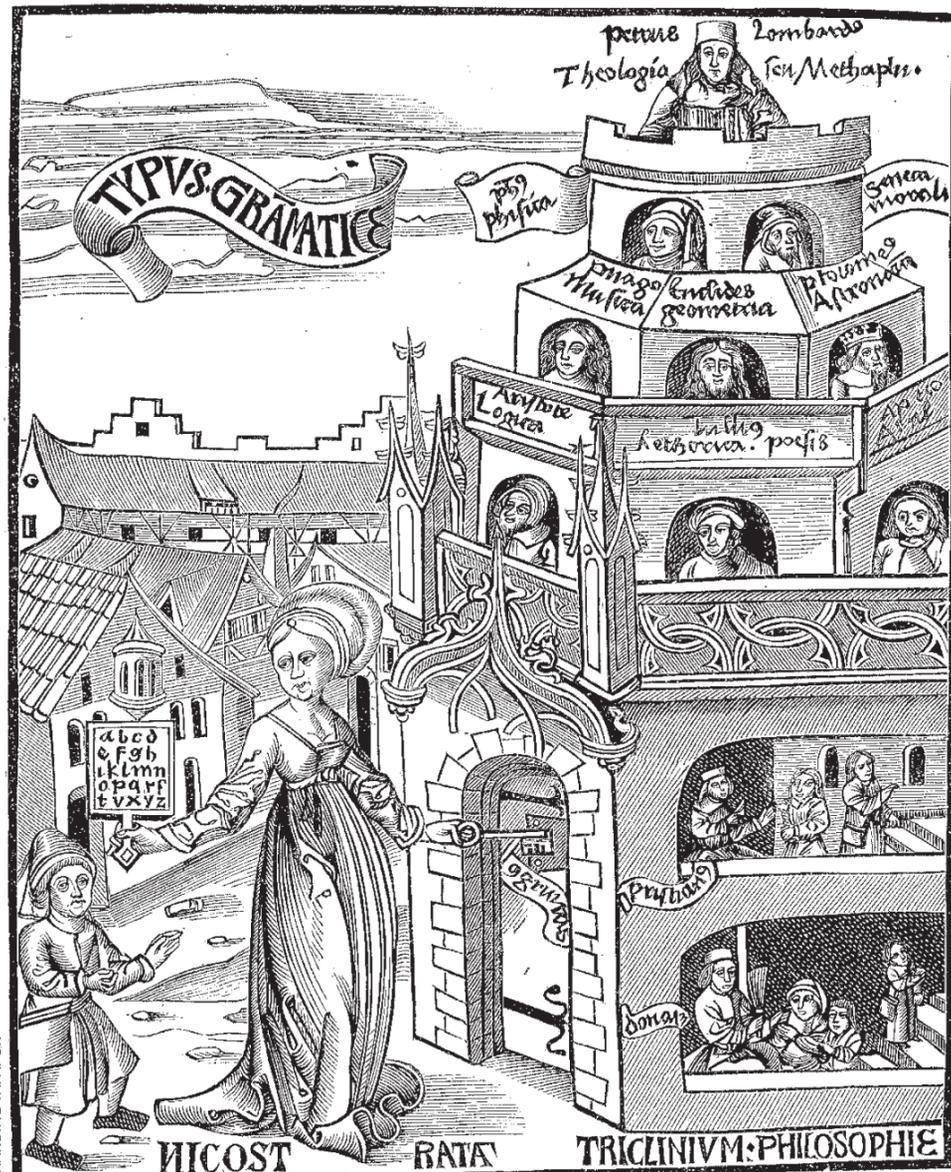
Françoise Waquet note que l'attachement de Rome au latin ne doit pas faire oublier que dans les églises nées de la Réforme la langue ancienne ne perdait pas ses droits. Les réformés, à commencer par Luther et Calvin, publièrent certaines de leurs œuvres essentielles en latin, et celui-ci avait une place fondamentale dans la formation des pasteurs ou l'enseignement donné en terres protestantes. La frontière religieuse n'est donc pas une frontière linguistique, latin

catholique d'un côté, langues vulgaires protestantes de l'autre. L'Europe réformée transmet, certes, le message évangélique dans la langue des peuples, mais elle n'abandonna pas, pour autant, celle des « clercs ».

Françoise Waquet aurait pu s'arrêter avec cet inventaire minutieux des emplois du latin dans le monde occidental et conclure avec leur effacement, plus précoce pour la communication érudite, plus tardif pour l'école et l'Eglise. Mais deux questions l'ont conduite à prolonger l'enquête. Tout d'abord, qu'en était-il véritablement de la connaissance du latin ? Une belle anthologie des lamentations des maîtres et des tourments de leurs élèves semble donner raison à Heine, qui écrivait : « Il ne serait pas resté beaucoup de temps aux Romains pour conquérir le monde s'ils avaient d'abord dû apprendre le latin. »

Constatant les écarts considérables entre le latin de la république des lettres et la langue classique et les difficultés de compréhension du latin parlé du fait de ses diverses prononciations, Françoise Waquet conclut que, même chez les lettrés, la connaissance du latin n'était pas ce qu'elle aurait dû être. La situation ne pouvait qu'être pire pour tous ceux qui ne l'avaient pas appris au-delà des rudiments. Pourtant, cette langue non sue ne leur était pas totalement étrangère. Ils tentaient de l'approprier en donnant des significations familières aux mots et aux formules maintes fois entendus à l'église. C'est ainsi qu'en Toscane le « *Sanctificetur* » du *Pater Noster* donna naissance à un nouveau saint, « *Santo Ficè* », et que les mots « *da nobis hodie* » furent compris comme se référant à une certaine « *donna Bisodia* ».

Seconde question : pourquoi le latin demeura-t-il l'élément essentiel de l'éducation des élites alors même qu'il avait perdu toute utilité professionnelle ? Une première réponse lie la perpétuation du modèle humaniste de formation avec la reproduction d'une distinction sociale. Bien plus que la connaissance d'une langue morte, l'apprentissage du latin était exercice



Gravure sur bois de la « Margarita philosophica » (1508) représentant les différents degrés de l'enseignement universitaire

de raisonnement, fortification de la mémoire, formation du caractère et du goût. Il était ainsi un puissant signe de différence et le sûr indicateur d'une condition supérieure. Les caricatures des pédants de collège, ridiculisés pour leurs latinismes amphigouriques, du *Holofernes* de *Love's Labour's Lost* au *Granger du Pédant joué* de Cyrano de Bergerac, auraient pu éloigner les éducations aristocratiques de la langue ancienne. Ce fut le triomphe du collège qui en fit le code de reconnaissance d'une élite à la fois civilisée et lettrée.

La pratique du latin devenait, du coup, un critère d'exclusion des femmes, tenues pour « illettrées »

puisque leur éducation ignorait (sauf rares exceptions) la langue ancienne, et un instrument de la domination exercée sur les peuples. Une telle « violence symbolique » trouve une forme spectaculaire avec les inscriptions latines, monumentales et illisibles, qui indiquent dans les villes l'emprise du pouvoir sur le territoire et ses habitants.

LE LATIN OU L'EMPIRE D'UN SIGNE XVI^e-XX^e siècle de Françoise Waquet. Albin Michel, « L'évolution de l'humanité », 420 p., 150 F, (22,87 €).

Lire la suite page VII

Le « credo esthétique » de Dostoïevski

L'auteur des « Frères Karamazov » tel qu'en lui-même à travers le premier tome de sa correspondance

CORRESPONDANCE

de Dostoïevski. Edition présentée et annotée par Jacques Catteau. Traduit du russe par Anne Coldefy-Faucard, Ed. Bartillat, 812 p., 310 F (47,26 €) jusqu'au 28 février, 350 F (53,36 €) ensuite.

DOSTOÏEVSKI Les années miraculeuses (1865-1871)

de Joseph Frank. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Aline Weill, Solin-Actes Sud, 714 p., 195 F, 29,73 €.

Saint-Petersbourg, le 16 août 1839. Deux mois après la disparition de son père, vraisemblablement assassiné par ses serfs, Fedor Mikhaïlovitch Dostoïevski, élève à l'Ecole centrale du génie, écrit à Mikhaïl, son frère, aîné d'un an : « Je suis sûr de moi. L'homme est un

mystère. Il faut l'élucider, et si tu passes ta vie entière à cela, ne dis pas que tu as perdu ton temps ; je m'occupe du mystère car je veux être un homme. » A aucun moment l'écrivain ne dérogera à ce programme énoncé par un garçon de dix-huit ans, soutenu, au-delà du commun,

Jean-Louis Perrier

par le premier des credo dostoïevskiens : croire en soi. Dieu ? La Russie ? Le peuple ? Il y est, il y viendra. Jusqu'à la nausée. A condition qu'il réaffirme de lui-même leur prééminence. Le baigne, la misère, la dépression, l'épilepsie, le « garrot » du jeu, chaque tentative de réduire de l'extérieur ou de l'intérieur la forteresse du moi contribue à la renforcer. Et Mikhaïl, son « ami très cher et aimé », avant tout autre éveillé à son génie, en est le rempart assuré.

La première lettre de Fedor, après quatre années d'« enterré vivant » en Sibérie, lui est destinée. Il s'inquiète : « Comment te communiquer ma tête ? » Le bagnard devenu simple soldat geint, sollicite (de

l'argent et des livres) et repart de plus belle : « L'avenir m'appartient et je vois tout ce que je ferai, comme si c'était là, devant moi. Je suis content de ma vie. » Mikhaïl est ce correspondant idéal qui manifeste une dévotion pratique envers son frère. Il peut faire passer les propos de l'écrivain (et publiciste) en actes, par les voies étroites de la politique des hommes et de l'économie des choses ; il sait peser la présence d'une maîtresse dans la lointaine Italie autant que le besoin de retraite de Fedor. Et comment mieux approcher l'idée, essentielle, de fraternité ailleurs que dans l'orbite de celui qui est déjà un frère ? La mort de Mikhaïl, qui succède de peu à celle de Maria Dmitrievna, la première femme de Dostoïevski, laisse le romancier à jamais endetté envers lui.

Avec quatre-vingt-quatre lettres sur deux cent quarante-huit, Mikhaïl est le destinataire essentiel de ce premier tome de la *Correspondance* de l'auteur des *Frères Karamazov*. Il s'agit là de la première pu-

blication intégrale de ses lettres, annotées et présentées avec un enthousiasme justifié par l'éminent Jacques Catteau, comme « l'expression la plus achevée de sa personnalité et le récit le plus complet de sa vie ». Entre 1949 et 1961, Calmann-Lévy avait publié environ quatre cents missives, envoyées jusqu'à la date de 1871. Au terme du troisième tome de la présente édition, prévue courir jusqu'à sa mort, en 1881, on devrait approcher les neuf cents lettres, partagées en trois grands cycles : 1832-1864 (en compagnie de Mikhaïl) ; 1865-1873 (centré sur les rapports avec sa seconde épouse, la très jeune Anna Grigorievna) ; et 1874-1881 (le retour à Pétersbourg, la reconnaissance et le triomphe de l'auteur du *Journal d'un écrivain*).

Cette *Correspondance* « nous offre le credo esthétique de Dostoïevski », relève Jacques Catteau, qui rappelle en outre combien la lettre servait de « catalyseur » au romancier, forcé de résumer ses projets aux éditeurs pour les vendre.

Lire la suite page III

BENOÎT DUTEURTRE

LES MALENTENDUS

roman



GALLIMARD



NOUVELLE HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE dirigée par Jacques Chaurand. Seuil, 816 p., 195 F (29,73 €).

Le courrier des lecteurs du *Monde* en apporte chaque jour la preuve : la langue française n'est pas un objet, c'est une passion. Elle est une forteresse qu'on assiège, une beauté qu'on écorche, une pureté qu'on pollue. Il ne suffit pas qu'elle vive ce que vivent les langues, usures et renouvellements, permanences et évolutions, encore faut-il qu'on la défende bec et ongles contre les assauts des barbares étrangers et de leurs complices de l'intérieur. Tout se passe comme si elle était une œuvre d'art parfaite et achevée, stable et homogène, dont l'éternelle beauté susciterait la haine destructrice des vandales, des jaloux et des ignorants.

L'orthographe, par exemple. C'est peu de chose l'orthographe, dans le vaste système de la langue : des conventions graphiques, plus ou moins cohérentes, imposées au cours du temps par les professionnels de la transmission imprimée des textes. Mais quelle affaire d'Etat dès qu'on s'essaie à décrocher un tantinet la vieille législation autoritaire ! Gaston Paris, éminent médiéviste, linguiste renommé et académicien de surcroît, écrivait il y a un peu plus de cent ans : « Il est vraiment stupéfiant que, dans un temps qui se dit et se croit démocratique, on s'obstine à maintenir ce vieux donjon entouré de fossés, de chausse-trapes et de herses qui n'a d'autre motif d'exister que d'abriter la plus injustifiable des aristocraties, celle qui repose sur des mystères sans autre valeur que le respect superstitieux qui les entoure. » C'est ainsi et cela dure : aristocratie et superstition, l'usage contre les usagers. Comme la France, la langue française est une et indivisible. Et qu'il s'agisse évidemment d'un mythe rend la chose plus inattaquable que n'importe quelle vérité. Celle-ci, par exemple, malgré son évidence : « Il y a beaucoup d'hommes qui parlent français, il n'y a personne qui parle le français et qui puisse servir de règle et d'exemple aux autres. Ce que nous appelons le français n'existe dans le langage parlé d'aucun être humain. »

En écrivant, près d'un siècle après celle, monumentale, de Ferdinand Brunot, une *Nouvelle Histoire de la langue française*, Jacques Chaurand et ses collaborateurs s'avancent donc sur un terrain miné : peut-on prétendre d'un mythe qu'il a une histoire ? Peut-on soumettre une belle passion aux rigueurs de l'analyse scientifique sans en éteindre l'ardeur ? Constatons déjà que nos auteurs, sans céder à la facilité, sans trop s'abandonner pour autant aux particularismes du jargon linguistique, ont réussi à faire de cette histoire d'une langue le récit d'une aventure. Avec ce que cela comporte de destin, de continuité implacable, de soumission aux lois, mais aussi d'inventions, de ratages, de hasards, de rencontres, de replis, d'expansions, de triomphes et de drames. Le tout se déroulant sur un bon millier d'années.

Rien n'est laissé de côté. Ni le lexique, ni la morphologie, ni la syntaxe. Les déclinaisons, le temps des verbes, les locutions, les flexions, les accents, la

La victime se porte plutôt bien

Les vives controverses autour de la réforme de l'orthographe ou plus récemment sur la féminisation des noms de métier montrent bien qu'il est périlleux de s'attaquer à cette passion, ce mythe que constitue la langue française. Cinquante ans après Ferdinand Brunot, l'équipe dirigée par Jacques Chaurand en retrace l'histoire

langue maternelle et la langue scolaire, celle que l'on parle et celle que l'on écrit, quand on sait écrire. Tout cela se détachant sur la trame d'une autre histoire dont la langue aussi dépend, la politique, la culture, la société. Tant la langue en France est l'affaire des peuples, mais aussi celle des princes, couronnés ou non, et celle des écrivains.

Lire cette aventure de la langue française, c'est aussi comprendre pourquoi le français, réalité communautaire, est un rêve volontariste : « *Quand nous nous interrogeons sur la langue, c'est plutôt pour savoir comment il faut dire que pour observer comment nous disons.* » Cette obsession de la règle, sans doute faut-il en chercher l'origine dans le complexe d'infériorité, savamment entretenu, où s'est débattu le français médiéval, cette langue ondoiyante et diverse des paysans, des marchands et des soldats, ce latin abâtardi et défiguré qu'aucune école française, jusqu'au milieu du XVI^e siècle, ne se serait abaissée à apprendre à des enfants. La langue maternelle, la langue des femmes, c'est tout dire. Lorsqu'on se hasarde chez les clercs à écrire en français, pour les besoins de la propagande,

de l'édification ou du divertissement, le geste n'est jamais naturel mais demande réflexion. On traduit.

Le latin, c'est la langue idéale. Et lorsque dans l'effervescence intellectuelle et politique de la Renaissance se décide, d'en haut, une opération de promotion de la langue française, c'est toujours le latin qu'il s'agit de concurrencer, en l'imitant, en l'adaptant par une manière de fringale militante où le pédantisme et l'enthousiasme se prêtent la main. Du Bellay, dans sa fameuse *Deffence et Illustration de la langue françoise*, concilie bravement nationalisme linguistique et latinisation du français : « *Sans l'imitation des Grecs et Romains nous ne pouvons donner à notre Langue l'excellence et lumière des autres plus fameuses.* » L'entreprise est à coup sûr magnifique, mais déjà pointée, la victoire à peine proclamée, l'idéologie de la langue parfaite à laquelle il ne faut plus rien changer, « *car notre langue qui est aujourd'hui en sa plus grande force et consistance ne peut souffrir réformation.* » Et déjà l'étranger menace. Au XVI^e siècle, il est italien. Il faut être un snob extravagant doublé d'un traître pour accepter, hors du vocabulaire de la guerre et de la musique, des italianismes comme caprice, cabinet, façade, escalier, panache, ombrelle ou moustache.

Le Roi-Soleil et l'âge classique réformeront, en taillant sauvagement dans le désordre créatif de la Renaissance, mais ils ne feront qu'inverser le complexe : de l'infériorité à la supériorité. Un seul Dieu, un seul roi, un seul peuple, une seule langue, la plus belle et la plus universelle, comme il se doit. Dût-elle, pour préserver et chanter son incomparable pureté, n'être parlée que par un petit cercle d'élus. Discourant sur l'universalité de la langue française, Rivarol se réjouit, à la veille de la Révolution, de voir notre langue à l'abri de ceux qui la parlent : « *A cet égard, la France paraît plus heureuse [que les pays voisins] : les peuples y sont abandonnés aux provinces, et c'est sur eux que le petit peuple exerce ses caprices, tandis que la langue nationale est hors de ses atteintes.* »

L'idéologie ne s'est guère modifiée avec la république bourgeoise et jacobine. C'est un des aspects de notre sacralisation nationale de la littérature : la langue appartient, comme le prouve encore le dictionnaire de Littré, à ceux qui l'écrivent. Découvre-t-on au tournant du siècle, avec les appareils d'enregistrement, que la grande majorité des Français ne parlent pas le français, et le thème de la crise envahit le discours des grammairiens, des écrivains et des politiques. Voici venu le temps des barbares et des croisés. Le discours n'a guère changé depuis que Moufflet écrivait en 1930 : « *Notre langue est mise en péril par l'homme de la rue, par les gens du monde, par des ignorants de tout poil comme par des bacheliers qui ne savent plus écrire, par les journalistes, par les politiciens, par les amateurs de sport, par les ronds-de-cuir. Contre les bourreaux, contre les tortionnaires, contre les massacreurs, j'ai voulu défendre la victime.* »

La victime ne se porte pas mal. Peut-être se porterait-elle plus gaillardement sans les censures de tous les Arnolphe qui l'enferment à double tour sous le prétexte de la protéger des maladies, des séducteurs et des spadassins. Il n'y a pas plus jaloux que les futurs cocus. Si son temps n'est pas au prestige, la langue française n'y peut rien, ni même ses écrivains, c'est politique. Il est même permis de se réjouir de sa défaite internationale face à l'anglais : « *Si le français avait gagné le marché des échanges linguistiques, il aurait dû en payer le prix et sacrifier ce qui n'est pas strictement utilitaire et passe-partout. Il aurait perdu ses difficultés, ses conjugaisons, ses subtilités et ses nuances. Le monde aurait parlé petit-nègre, petit-français.* »

C'est une consolation. En voici une autre, moins nostalgique. En conclusion de la *Nouvelle Histoire de la langue française*, un linguiste bien doué en informatique, Etienne Brunet, apporte quelques enseignements statistiques sur l'évolution de la langue française depuis le XVI^e siècle, grâce au traitement de l'immense corpus – dix-huit millions de mots – engrangé par le trésor de la langue française. On y apprend des choses intéressantes sur l'inflation lexicale, sur le tréma promis à l'oubli, sur l'invasion des mots anglais qui ne fut jamais plus virulente que dans les années 20, ou sur la faveur des mots brefs et des phrases longues à la fin du XVII^e siècle.

Notre auteur-calculateur remarque que le français écrit d'aujourd'hui, plus utilitaire que jamais, gagne en efficacité ce qu'il semble avoir perdu en goût, en variété des nuances et des modalités. C'est une tendance, pas une fatalité, l'évolution n'est jamais linéaire : « *Le français spontané, le français parlé, qui est fait de rupture, de surprise et d'expressivité, offre plus de garanties, d'autant qu'une alliance avec le français littéraire tend à s'affirmer de nos jours. Sur d'autres terrains on voit aussi artisans et artistes s'opposer aux industriels.* »

La langue française réelle n'a jamais cessé de naviguer entre ces récifs contraires : l'opulence qui brouille et la rareté qui assèche, le laisser-faire et la férule, l'élitisme et la standardisation, le goût de l'invention et la peur de la faute. Peut-être est-ce là son génie particulier.

Panthéon balzacien

A l'occasion du bicentenaire de la naissance de Balzac, « *Le Monde des livres* » présentera dans chaque numéro un personnage de « *La Comédie humaine* »

Balzac romancier réaliste ? Balzac photographe de la société française du XIX^e siècle ? Personne ne le lirait plus s'il était cela, un sociologue du passé. Deux siècles après sa naissance, le 20 mai 1799, on se contenterait d'une commémoration comme il y en a tant d'autres, conservatrice, institutionnelle et touristique. Un coup de chapeau nostalgique devant le monument, et l'on passe à autre chose.

Ecoutez Baudelaire, qui n'était pas de la famille balzacienne : « *J'ai maintes fois été étonné que la grande gloire de Balzac fût de passer pour un observateur ; il m'avait toujours semblé que son principal mérite était d'être un visionnaire passionné. Tous ses personnages sont doués de l'ardeur vitale dont il était animé lui-même. Toutes ses fictions sont aussi fortement colorées que les rêves. Chacun chez Balzac, même les portières, a du génie. Toutes les âmes sont des âmes chargées de volonté jusqu'à la gueule. C'est bien Balzac lui-même.* »

Balzac écrivait pour changer le monde, rien de moins. Il était naïf, sans doute, mais pas comme on le croit. Il ne pensait pas qu'il suffisait de décrire avec minutie les rouages et les misères d'une société pervertie pour que l'horreur du tableau suscite l'envie d'en finir avec elle. L'action de l'écriture n'est pas magique, elle est pédagogique. Changer les sentiments ne sert à rien si l'on ne change pas le regard qui les commande. *La Comédie humaine* est une université du regard. Balzac apprend à ses lecteurs à voir autour d'eux, il change leur œil. Où ils voyaient un brave bourgeois, ils savent désormais repérer un vautour. C'est pourquoi il utilise la fiction au lieu de faire des discours : tout discours immédiat sur la réalité est contaminé par le mensonge dont sont imprégnés la réalité et la langue qui



LOUIS-AUGUSTE BISSON (1842) - MAISON BALZAC IN « NADAR ». ED. MOM

l'exprime. Dans un monde menteur, la fiction seule peut dire la vérité et rétablir le regard juste, la vision exacte.

Balzac construit donc un double fictif du monde réel, dans les moindres détails. Du moins s'y efforce-t-il, car la tâche est impossible et sa santé n'y suffira pas ; aucune n'y aurait suffi. *La Comédie humaine* est un chantier immense et inachevé. Sur les cent trente-sept titres que proposait Balzac dans son plan général, seuls – si l'on ose dire – quatre-vingt-huit ont été réalisés. Encore Balzac n'avait-il pas inclus dans

son projet quatre romans et non des moindres : *Le Cousin Pons*, *La Cousine Bette*, *Gaudissart II* et les *Petites misères de la vie conjugale*. Aurait-il pu continuer que d'autres livres, d'autres fictions du réel, se seraient inmanquablement proposés à son entreprise.

Un monde, même inachevé, cela suscite des vocations d'arpenteur. Balzac lui-même aimait les chiffres, ses manuscrits en sont surchargés. Les géomètres du monde balzacien ont donc calculé qu'il y avait deux mille cinq cents personnages dans *La Comédie humaine* ; et parmi eux, cinq cent

soixante-treize qui réapparaissent dans plusieurs romans. Certains sont des abonnés, comme Rastignac, le baron Nucingen ou le médecin Bianchon – l'ambition, l'argent, la science, l'ossature de la modernité. D'autres ne font que souligner par leur retour incessant la petitesse d'une société qui se croit grande alors qu'elle se recroqueville dans une consanguinité de clan proche de l'inceste. D'autres enfin sont des hiéroglyphes : à la fois des représentations de la réalité officielle et banale – la menteuse – et des signes qu'il faut déchiffrer pour pénétrer la réalité cachée, la vraie société camouflée derrière la façade. *La Comédie humaine* est un apprentissage des hiéroglyphes. Si Balzac a raison, sa méthode est toujours bonne, même si la société qu'il décrit a, en surface au moins, changé. Laver l'œil du mensonge est toujours d'actualité.

Chaque semaine, au cours de toute cette *Année Balzac*, nous présenterons un de ces personnages. Cinquante portraits, cinquante perspectives librement choisies, imaginées et tracées dans la grande jungle balzacienne. Avec seulement quelques règles du jeu indispensables : personne n'est censé avoir lu tout Balzac, ni n'en avoir rien oublié. Et puisqu'il s'agit d'état civil, même fictif, on aura soin pour chacun d'établir une fiche d'identité, un portrait signalétique, le ou les lieux de ses apparitions, une notice biographique. Le reste est à choisir dans ce que Balzac nommait sans peur « *l'histoire des hommes, des mœurs, des choses et de la vie, du cœur et des intérêts sociaux.* » Hier et aujourd'hui.

Pierre Lepape

★ La dernière édition de référence de *La Comédie humaine* a été publiée, en douze volumes, dans la Pleiade. La plupart des romans ont paru en collection de poche.

Balzac et son double

Un thème de fond a toujours préoccupé Balzac : celui du génie inconnu, méprisé ou ignoré de la foule, poursuivant son œuvre dans les marges de la société, et, le plus souvent, voué à l'échec. Louis Lambert, lui, c'est le génie précoce, un cas sans précédent, un véritable voyant. Dès l'âge de cinq ans, la lecture de la Bible (livre plus ou moins interdit à l'époque) l'illumine (comme il est né en 1797, nous sommes donc en 1802, ces précisions étant évidemment très symptomatiques). Louis ? « *La tête du génie tranche sur les masses, comme une belle plante qui, par son éclat, attire dans les champs les yeux du botaniste.* » Il a trouvé son témoin, presque son évangéliste : le jeune Balzac lui-même, qui fait sa connaissance éblouie au collège. La révélation qu'a eue Lambert est simple et fulgurante : il s'agit du langage comme vivant de sa propre vie, de la magie opératoire des mots : « *Souvent, dit-il, j'ai accompli de délicieux voyages, embarqué sur un mot dans les abîmes du passé, comme l'insecte qui, posé sur quelque brin d'herbe, flotte au gré d'un fleuve. Parti de la Grèce, j'arrivais à Rome et traversais l'étendue des âges modernes. Quel beau livre ne composerait-on pas en racontant la vie et les aventures d'un mot.* »

Bien entendu, les professeurs ne l'entendent pas de cette oreille, et les étudiants non plus. On se moque de lui, on le punit, on l'appelle « *Pythagore* », et

Balzac, lui, devient « *le poète* ». Le génie enfantin est impitoyablement réprimé. Mais Lambert ne cède pas et poursuit son expérience parallèle : « *Il embrassait sept à huit lignes d'un coup, et son esprit en appréciait le sens avec une vélocité pareille à celle de son regard.* » Sa mémoire, à travers cette passion de lire, devient prodigieuse et débouche sur celle des lieux, des noms, des choses, des figures. Sa pensée se transforme en substance universelle, maîtrisant l'espace et le temps. « *Les idées sont en nous un système complet, semblable à l'un des règnes de la nature, une sorte de floraison dont l'iconographie sera retracée par un homme de génie qui passera pour fou peut-être.* »



Figures de la Comédie

LAMBERT LOUIS

né en 1797 mort en 1824

« Louis Lambert », paru en 1832, prend place dans les « *Etudes philosophiques II* ». Le personnage paraît également dans *Les Illusions perdues*, *Le Curé de Tours* et *Drame au bord de la mer*.

Lambert, en effet, finira fou. L'Ecole est idiote, la Société vouée à l'argent, et l'Amour le plonge dans une catalepsie irréversible. C'est désormais un mort vivant que son ancien condisciple visite avec terreur, le voyant muré dans un silence vitreux. « *Tous ses traits*

semblaient tirés par une convulsion vers le haut de sa tête. J'essayai de lui parler à plusieurs reprises ; mais il ne m'entendit pas. C'était un débris arraché à la tombe, une espèce de conquête faite par la vie sur la mort, au par la mort sur la vie. » Balzac décrit ici, en 1832, sa hantise fondamentale : tout écrivain a à faire, un jour ou l'autre, l'épreuve de la folie. On sait comment il s'en est tiré : en laissant son double « *chez les anges* » et en se mettant avec un acharnement redoublé à sa *Comédie*.

Philippe Sollers

Folies guerrières

Si la guerre est un motif récurrent dans l'œuvre de la Libanaise Hoda Barakat, elle s'offre ici comme le contrepoint de la déchirure qui oppose un être à lui-même et au reste du monde

LES ILLUMINÉS
(Ahl al-Hawâ)
de Hoda Barakat.
Traduit de l'arabe (Liban)
par François Zabbal,
Actes Sud, 188 p., 109 F (16,42 €).

La guerre qui bruit et gronde en sourdine, la guerre qui rend fou et lucide à la fois, cette guerre est l'aliment paradoxal dont se nourrissent les romans de Hoda Barakat. Mais le conflit dont parle cet écrivain née en 1952 n'est pas seulement celui qui a ravagé si longtemps le Liban, son pays d'origine. Etablie à Paris depuis dix ans, cette chrétienne mariée à un musulman renvoie à un combat beaucoup plus large, insidieux et profond. Lorsqu'elle évoque les bombes et les mitrailluses, l'exode et les coupures d'électricité, lorsqu'elle dit la peur et la nécessité de survivre, la romancière le fait en contrepoint de l'humaine déchirure qui oppose un être à lui-même et au reste du monde. Et c'est en descendant au plus intime de ces contradictions qu'elle trame un roman étonnant, où la modernité surgit d'une langue sensuelle et forte, en dépit de quelques surcharges.

Dans *Les Illuminés*, cette langue émane d'un narrateur dont le nom n'est pas donné, pas plus que celui des lieux où passe le récit. De quelle guerre parle-t-on ? Coulant son histoire dans cet anonymat parfaitement transparent, Hoda Barakat semble signifier que les passions qui traversent son roman ne sont l'apanage ni d'un point du globe ni d'une époque. L'un des seuls endroits dont le lecteur puisse connaître le nom sera le couvent de la Croix, c'est-à-dire l'hôpital psychiatrique où est enfermé le narrateur. Un homme d'âge indéfini, peut-être plus tout jeune, mais le temps lui non plus n'est pas asservi à des bornes fixes. La mémoire du héros vacille et s'éteint parfois, laissant



FOUAD EL-KHOURY/RAPHO

dans l'ombre des grands pans de vie : « Il me manque des saisons entières », remarque-t-il.

Seuls surnagent vraiment certaines réflexions sur le présent dans l'asile et, surtout, la masse des souvenirs liés à un amour échoué dans le meurtre. Cet assassinat, perpétré entre ciel et pierre dans un lieu désertique, ne s'ajoute pas à ceux qui font le quotidien d'un pays en guerre. Il est le meurtre originel, celui dont découlent tous les autres et, particulièrement, les agressions liées au conflit omniprésent dans le livre. En apparence, la guerre a marqué le destin du héros plus que sa passion pour la femme dont il a partagé la vie. S'il est confiné dans un asile, lui dit-on, c'est parce que les tortures dont il a été la victime lui ont dérangé l'esprit. Mais de la prise d'otages qui fut le théâtre de ces exactions, le narrateur ne raconte guère que des impressions de douleur ou de stupéfaction, reléguant sa souffrance au rang de péripétie et

ses ravisseurs à celui de pures abstractions.

Car le véritable conflit est celui qui l'a dressé jusqu'au meurtre contre la femme aimée. Celui, aussi, qui le sépare irrémédiablement des autres. A travers lui, Hoda Barakat donne une vision très noire de la solitude absolue des individus, dont l'enfermement psychiatrique ne serait que la version ultime et caricaturale. Dans un jeu de regard qui part sans cesse du dedans vers le dehors, l'auteur installe un personnage enfoncé dans une triple réclusion. Celle du fou, qui se voit pris dans un « troupeau » d'êtres « délabrés, malades, éloignés de la vie et de son essence incandescente » : celle du citoyen d'un Etat désarticulé, où des jeunes gens peuvent à tout moment se précipiter sur vous jusqu'à faire « gicler le sang » de votre bouche ; celle de l'homme qui ne parvient pas à tolérer que la femme dont il occupe le lit « habitait un autre corps que sa seule volonté commandait ».

L'altérité, le fossé radical qui sépare les amants les plus passionnés, voilà la véritable punition. La guerre, qui fait de la femme aimée l'habitante d'une autre « zone », est la métaphore de cette malédiction. Et les combats, peut-être, le désir effrayant de supprimer l'adversaire pour éliminer cette insupportable séparation. Tout du long, le narrateur évoque une impossible fusion avec sa maîtresse en se berçant d'un rêve hermaphrodite. Les corps, largement mis en scène dans toutes leurs particularités, sont aussi régulièrement envisagés comme des éléments qui pourraient se fondre ou se racornir en un seul sexe. Pendant que le héros, du fond de son asile, se remémore son attrait pour les femmes viriles, son passage à l'état d'embryon, « quand tous mes chromosomes étaient féminins » - et son vain combat pour ne faire plus qu'un avec le monde.

Raphaëlle Rérolle

Le « credo esthétique » de Dostoïevski

Suite de la page 1

Mais ces trente premières années offrent bien d'autres engagements, chacun révélateur d'un instant où l'auteur de *Souvenirs de la maison des morts* manque de sombrer, avant de « renaître sous une forme nouvelle ». Ainsi, au temps du bain, lorsque Dieu lui « envoie des instants de paix absolue » et où il forge son Credo majuscule : « Si quelqu'un me prouvait que le Christ est hors de la vérité, et que la vérité fût réellement hors du Christ, je voudrais plutôt rester avec le Christ qu'avec la vérité. » Ainsi, le credo du jeu, après son triomphe sur la roulette de Wiesbaden : « Je connais le secret pour gagner. Il est d'une incroyable bêtise et consiste à se contenir à chaque instant, quelles que soient les phases du jeu et à ne pas s'emballer. »

Il y a dans ces lettres les balancements, les générosités, les calculs, les lâchetés, les repentirs et les envols soudains qui excédaient tant la mesure gidienne : « Peut-être n'avions-nous pas d'exemple encore de lettres de littérateur si mal écrites, j'entends : avec si peu d'apprêt. » L'impolitesse du style serait une raison supplémentaire de nous attacher à la vérité de Dostoïevski, à ce qui pointe ici et là du « poète » qu'il ne cessera d'opposer à l'« artiste » (le « littérateur »). Pas de parade chez lui. Souvent, il ne se résout à prendre la plume que dans l'urgence, et réaffirme dans le même temps ce qu'il lui en coûte de suspendre l'autre écriture, vitale. Il ressent cette tension rompue comme un fer qu'il se mettrait lui-même aux mains, alors qu'il sait avoir à ses trousses l'arbitraire, parfois ; les créanciers, souvent ; la postérité qu'il s'est assignée et ses propres démons, toujours.

Le premier tome de la *Correspondance* s'interrompt exactement au moment où s'ouvre le *Dostoïevski* d'un autre spécialiste, l'Américain Joseph Frank, professeur à

Princeton (Etats-Unis). Des cinq tomes de sa biographie originale, Solin-Actes Sud a décidé de ne publier que ce qui touche à la période 1865-1871, isolant les « années miraculeuses » revendiquées par le sous-titre - en six ans, Dostoïevski écrit en effet *Crime et châtiment*, *Le Joueur*, *L'Idiot*, *L'Eternel Mari*, *Les Démons* (1). L'opération, discutable, est menée au risque d'effacer et l'enfance et la condamnation à mort et le séjour dans la Maison des morts. Et les trente-cinq pages brillantes, écrites spécialement par le même Joseph Frank, en résumé des épisodes précédents, sont insuffisantes pour dissimuler toute trace de cette chirurgie abusive.

Pourtant, Joseph Frank est irréprochable dans la consignation des faits, dans leurs recoupements. Il a tout lu. A commencer par les œuvres dont Dostoïevski se nourrissait. Il semble avoir rencontré les amis, les rivaux, les créanciers. Chaque ombre lui est une raison pour pousser plus loin. Il est à l'écoute de toutes les résonances de l'époque. Il passe de la stricte biographie à l'analyse de texte, montre ce qui circule de l'une à l'autre, s'épanouit, se dérobe et s'impose. Il balait l'approche freudienne, les certitudes de la psychopathologie. Ennemi des systèmes, des dogmes (en littérature), il épouse la foi en l'homme de Dostoïevski, sa défense et son illustration du libre-arbitre dans l'affrontement permanent entre le bien et le mal, et ne commence à prendre ses distances que devant la puissance d'un moi gorgé au-delà de la suffisance de terre russe, de peuple russe, de tsar et de Dieu russe, et la conviction finale que cela serait indispensable pour approcher l'universel.

Jean-Louis Perrier

(1) Viennent de paraître en un seul tome, dans la traduction stimulante d'André Markowicz, *Crime et châtiment*, *Le Joueur* et *L'Idiot*. Actes Sud, « Thesaurus », 1 360 p., 170 F (25,92 €).

★ Signalons également : *Le Joueur* (éd. Mille et une nuits, n° 214) ; *Le Double* (Actes Sud, « Babel », n° 345) ; *L'Adolescent* (Gallimard, « Folio classique », n° 3128).

SCIENCE-FICTION

● par Jacques Baudou

Voyage inoubliable

LES VAISSEAUX DU TEMPS
(The Time Ships)
de Stephen Baxter.
Traduit de l'anglais
par Bernard Sigaud,
Robert Laffont, « Ailleurs et demain »,
500 p., 149 F (22,72 €).

En 1895, Herbert George Wells publiait *La Machine à explorer le temps*, s'imposant ainsi, d'un coup, comme le père de la science-fiction moderne tout en lui ouvrant le champ d'un de ses thèmes les plus fascinants.

Un siècle plus tard, en hommage au grand ancêtre, Stephen Baxter a imaginé pour le voyageur du futur de Wells d'autres pérégrinations temporelles, en proposant une bifurcation du récit, après l'étape de l'an 802701 et la découverte de l'évolution de l'humanité en deux races distinctes : les éloï et les morlocks. Au lieu de se perdre dans les confins du temps, le voyageur, revenu dans son laboratoire, repart aussitôt pour tenter d'arracher l'éloï Weena des « griffes » de ses prédateurs...

Mais le roman de Stephen Baxter n'est pas exactement une suite du roman de Wells, ni même un pastiche respectueux. C'est qu'en un siècle la SF a évolué, s'est enrichie, complexifiée, et que ses auteurs ont exploré avec beaucoup de ferveur spéculative aussi bien les paradoxes temporels (tout voyage temporel modifie la chaîne des causalités) que les univers parallèles (le vertige des possibles). C'est donc avec le point de vue d'un auteur de son temps que Stephen Baxter a conçu l'itinéraire un peu chaotique du voyageur temporel, l'envoyant même là où Wells n'avait pas voulu l'emmener pour ne point se distraire de son objectif principal : dans le passé pour une singulière robinsonne.

C'est pourquoi Stephen Baxter s'est amusé à accomplir des boucles temporelles qui permettent au voyageur de se rencontrer lui-même, a imaginé un début de XX^e siècle uchronique, a décrit une lointaine civilisation machinique et a lancé son héros rétroactivement vers la naissance de la Terre, afin de lui faire éprouver l'infinitude de l'espace-temps. Avant de le faire revenir à son point de départ, pour débiter une expérience visant à modifier le cours de l'évolution.

● **FANTASY**, anthologie d'Henri Loevenbruck et Alain Névant. Sur le modèle de l'anthologie de Serge Lehman, *Escalier sur l'horizon*, dédiée à la science-fiction française, les deux compilateurs proposent « dix-huit grands récits de merveilleux ». Mais, contrairement à la SF, il n'y a pas de tradition de la fantasy en France, quoi qu'en prétendent les anthologistes, qui, toujours à l'imitation de Serge Lehman, ont intitulé leur postface « Les enfants de Rabelais ». Le résultat était prévisible, c'est-à-dire l'écrasante domination des auteurs appartenant à l'écurie des éditions Mnémos, qui, depuis plusieurs années, s'évertuent à lancer une école française du genre. Pierre Grimbert (plus à l'aise dans le roman), Stéphane Marsan, Mathieu Gaborit, David Calvo, avec son très savoureux « John Frog », et, surtout, Fabrice Colin, qui, avec *Naufrage mode d'emploi*, dresse une admirable défense et illustration de la fantasy, se taillent la part du lion. Il n'y a guère que G. E. Ranne pour leur tenir la dragée haute avec une version moderne et fort bien troussée de la légende de saint Nicolas. Le reste du sommaire est de qualité moyenne. (Fleuve noir, 474 p., 72 F, 10,98 €.)

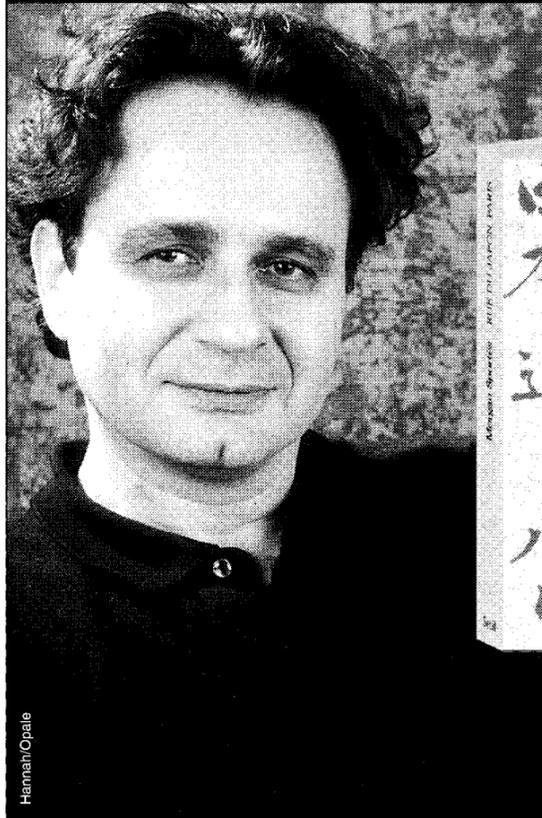
● **FÉERIE**, de Paul J. McAuley

En lisant ce gros roman touffu, parfois jusqu'à la confusion, on est frappé par l'ambition du propos. Décrire un futur relativement proche, mais où le caractère déjà chaotique de notre époque est fortement exacerbé, poussé jusqu'au vertige, à partir de données crédibles. Mettre en jeu les révolutions technologiques qui vont bouleverser les décennies à venir : manipulations génétiques, virtuel, nanotechnologies, etc., dans un contexte de déréliction sociale et de dérèglement moral qui les dévoient. Donner à l'ensemble une coloration toute mythologique. On peut se laisser emporter par le torrent impétueux des péripéties, apprécier l'invention et le souffle de l'auteur, mais regretter une surcharge romanesque qui rend, par moment, le roman abscons. (Traduit de l'anglais par Valérie Guilbaud, J'ai lu, « Millénaires », 474 p., 89 F, 13,57 €.)

● **AU-DELÀ DE NOS RÊVES**, de Richard Matheson. Sans doute est-ce à la sortie du film tiré de ce roman publié originellement en 1978 que l'on doit la publication de sa traduction française. La-

quelle dévoile un Richard Matheson assez inattendu, plus proche du romantisme fantastique du *Jeune Homme, la Mort et le Temps* que des textes qui firent sa gloire. A bien y réfléchir, toutefois, il n'est pas très surprenant que le scénariste de *The Twilight Zone* nous entraîne dans la quatrième dimension de l'après-vie, dans les mystères de l'outre-mort, et qu'il nous conte encore une fois une histoire d'amour fou, d'amour absolu. Richard Matheson a signé là une nouvelle version du mythe d'Orphée et d'Eurydice dans laquelle un scénariste de télévision défunt traverse « une imbrication infinie d'enfers » afin de retrouver Ann, la femme aimée sans qui il ne peut envisager de « vivre », même à Summerland, sorte de paradis païen, droit sorti de l'imagination de l'auteur. Brassant aussi bien le thème des fantômes ou du spiritisme que celui de la réincarnation, *Au-delà de nos rêves* est une singulière « fantasy métaphysique » où Matheson a mis, visiblement, beaucoup de lui-même. (Traduit de l'anglais - Etats-Unis - par Hélène Collon, Flammarion, 310 p., 120 F, 18,3 €.)

MORGAN SPORTES



RUE
DU JAPON,
PARIS

roman
Seuil

Tout a commencé par un jeu.

Le lieu : Paris. Les joueurs : un écrivain français ; une jeune Japonaise.

Ils se rencontrent, font l'amour. Petit à petit le goût qu'ils ont l'un pour l'autre devient si fort qu'il leur faut compliquer les choses.

Installer des rituels - miroirs, accessoires divers.

La répétition des gestes de l'amour ne parvient pas à faire oublier le sentiment poignant de la fuite du temps.

Odette, Gilberte, Albertine...

Séduisante dans sa lecture des personnages féminins de la « Recherche »,
Raymonde Coudert convainc moins par ses analyses

PROUST AU FÉMININ

de Raymonde Coudert.
Grasset/Le Monde. « Partage du savoir », 312 p., 139 F (21,19 €).

Insatiables de la Recherche, nous jubilons à la seule mention des noms d'Orlane, d'Odette ou de Vinteuil, de Swann ou de Villeparisis : de ces noms devenus des êtres, et si vivants qu'à leur propos nous n'en finissons pas de nous interroger, tandis qu'ils se modifient non seulement au gré de l'œuvre, au fil des relectures mais aussi, autonomes, au sein de leur étrange liberté. Les clochers de Martinville, de Combray, les dalles de Venise, l'eau de la Vivonne, les pavés des Guermantes, les vagues de Balbec s'ouvriront toujours, à volonté, sur une architecture du temps piégé en ses métamorphoses, et l'on s'accommoderait fort bien d'une existence supplémentaire toute vouée à évoquer, analyser, commenter encore et encore, sans espoir d'aboutir, une œuvre à jamais en suspens, à jamais fixée en cette fuite même dont elle témoigne, en cette « recherche » reconduite sans fin qui la constitue. Comment perdre l'espoir de toujours découvrir de nouveaux indices qui nous livreraient les clés de cette effervescence captée par le narrateur, de ce mystère qu'il intercepte intact au point de le voir s'échapper, et dont Marcel Proust nous livre, en leur folle abondance, toutes les données ?

Raymonde Coudert est bien de ces insatiables, avides de voyager à la recherche de la Recherche, d'où le charme de ce *Proust au féminin* qui, cependant, séduit davantage par une écriture musicale, souvent capiteuse, par des parcours attentifs, d'une ferveur familière et minutieuse au sein des régions proustiennes, que par ses thèses assez disparates, moins originales que la lecture spontanée, ponctuée de trouvailles, si heureusement pratiquée par l'auteur. Lire Raymonde

Coudert est fort délectable lorsqu'elle sert Marcel Proust, moins lorsqu'elle tente de l'utiliser ou de l'étiqeter, comme lorsqu'elle s'emploie à vérifier dans la Recherche des théories assez laborieuses, ou à définir Proust comme un écrivain en proie au « goût de la féminité » mais à la « haine du féminin », « haine » qui serait absolument contraire à sa prodigieuse, constante et si subtile disponibilité.

Le parti pris initial de l'ouvrage se révèle, cependant, extrêmement riche, très efficace ; son propos de privilégier, d'explorer ce qui, dans l'œuvre de Proust, répond du féminin (mais du féminin dans ses acceptions plurielles, ses frontières poreuses, ses circulations complexes) débouche sur un déploiement somptueux des « corps proustiens » et souligne leur présence charnelle, odorante, palpable, liée aux vêtements, au climat, à la sonorité de leurs noms, et moins voués aux échanges avec d'autres corps qu'aux interstices qui les en séparent. De superbes chapitres évoquent en particulier Odette, toute de « faux self » mais de « vrai(s) masque(s) » ou la duchesse de Guermantes, étincelante, cynique et désespérée, livrée à de sourdes dépressions.

Mais les corps chez Proust sont des corps palimpsestes, emblèmes et lieux chacun de l'oscillation des sexes qui hante, affole l'œuvre entière – de la différence des sexes, mais d'une différence frémissante, non effectuée, au travail, absorbée dans ses propres agitations, dans cette activité clandestine qui trouble en permanence le narrateur. Raymonde Coudert en tient compte mais trop timidement, surtout à propos d'Albertine (et aussi de la mère, malgré les promesses de la quatrième page de couverture). Certes, elle a mille fois raison de refuser d'envisager une Albertine qui serait un Albert et – sans en référer l'hypothèse qui, elle aussi, fonctionne – de ne pas entrer dans un jeu réducteur, binaire qui ferait de cet Albert une

sorte de « contraire » d'Albertine. Albertine au féminin s'épanouit, en effet, sensuelle, évidente, et la vision qu'en offre M^{me} Coudert se révèle, dans sa simplicité, étonnamment neuve, inusitée. Ici encore le récit de sa lecture est captivant, mais non les analyses, les interprétations qui en découlent et l'on se hâte alors de retourner à la Recherche même, au sein de laquelle le narrateur se livre inconscient, éperdu, à sa tentative poignante et vaine d'interrompre l'oscillation des sexes, de se défaire de l'obsession d'une mère occupant tous les postes sexuels et de fixer une personne au moins, Albertine, dans un genre déterminé, certain.

Certaines remarques (mais récurrentes) surprennent encore. Par exemple, lorsque l'auteur relevant à juste titre que Gilberte Swann s'attribue le nom de de Forcheville, son beau-père, afin de « se soustraire à la judaïté paternelle », ajoute qu'il s'agit pour la jeune fille de « changer de camp et [de] devenir la très française M^{me} de Saint-Loup », comme si l'évidente appartenance française de Swann avait jamais été contestée au sein de l'œuvre et jugée incompatible avec sa judaïté. Reste qu'une connaissance, une expérience passionnée de la Recherche rendent précieux ce *Proust au féminin*, à l'écoute de celui qui savait murmurer : « Moi, l'étrange humain. »

Viviane Forrester

★ Cet ouvrage est l'un des premiers d'une nouvelle collection, codirigée par Laure Adler, qui publie des travaux universitaires présélectionnés par Le Monde de l'éducation et par un comité présidé par Edgar Morin. Outre le livre de Raymonde Coudert, le catalogue de la collection « Partage du savoir » propose Le Dernier Poème du dernier poète de Tracey Simpson (un essai sur Jim Morrison), Au risque de naître de Marie-Cécile Mouloulier (maternité et sida). A paraître en janvier : Les Vertiges de l'emploi de Rachel Beaujolin, et Les Entrailles du porc-épic d'On'okundji Okavu Ekanga.

Les coups de griffes d'une romantique

Après sa lutte contre la famille, les bonnes d'enfants et les médecins,
Geneviève Brisac s'attaque avec humour aux « désirs contemporains »

VOIR LES JARDINS DE BABYLONE

de Geneviève Brisac.
Ed. de l'Olivier, 202 p., 95 F (14,48 €).

Gardez-moi de mes amis. Quant à mes ennemis, je m'en charge ! » Certains attribuent cette requête à Voltaire. Geneviève Brisac, tempérament de Candide, aurait pu la placer en exergue de son nouveau roman. Elle a préféré tirer la langue aux sexologues (« tout est moderne sauf les sentiments »), mais à peine commencé son récit, sur le registre « drôle de copine », le cœur y est. L'héroïne de *Voir les jardins de Babylone* pousse le cri de Chéri-Bibi : « Fatalitas ! » Libuse, une amie journaliste qui ne connaît « rien d'autre en amour » que ce qui se passe au lit, lui annonce une « heureuse » nouvelle : « Tu » as été sélectionnée par le CNEISC, le Centre national d'études et d'interprétation de la sexualité contemporaine, pour témoigner dans le cadre d'une enquête sur la sexualité des femmes françaises. On la trouve « exceptionnellement représentative », et l'entrepreneuse insiste : « C'est flatteur, tu sais. » Inutile de protester : il faut bien « cesser un jour de faire la maligne ». Allez, « toi qui es tellement obsédée d'être utile ! »

Les lecteurs de Geneviève Brisac ont connu son héroïne autobiographique toute gamine. Depuis *Les Filles* (1), ils ont appris à la prendre par la main, « radis solitaire », « tapie dans un coin », « avec son air coupable ». Dans *Petite* (2), ils ont suivis « périodes difficiles », anorexie, dépression, silences prolongés. Utile ? Plutôt craintive. En désordre. « Abandonnée et disloquée. » Blottie dans son lit, à remonter les couvertures pour empêcher les serpents de grimper. Convaincue qu'après un baiser, une fille est cuite, corrompue. Ils savent qu'elle s'est promis, dès le plus jeune âge, de ne jamais faire de

psychanalyse, parce qu'elle a peur de ce qu'il y a dans sa tête. Ils ont compris que, plus qu'être utile, sa porte-parole est avide d'être normale. Qu'elle est bercée par les livres d'Adrienne Ségur, les *Contes du chat perché* de Marcel Aymé, la terreur du loup.

Confesser ses émois ? La voilà, tel un lièvre en cavale, « les oreilles rabattues, un halètement silencieux, deux flancs qui battent. Terreur ». Hier, au temps du lycée, elle avait les chansons d'Aristide Bruant dans le tympan, auxquelles elle n'entravait « que dalle ». Elle pensait que l'amour, c'était « dégoûtant comme la rouge à lèvres ». Elle rêvait de Blanche-Neige et du Prince charmant, de couples qui s'écrivaient des lettres pleines de calligrammes, qui parlaient de révolution. Elle espérait, s'enflammait, s'abandonnait, déchantait, apprenait Mallarmé par cœur, pour oublier. Elle disait qu'« on n'a pas le droit de toucher aux premières amours », et qu'elle en ferait un roman, pour faire rire ou pleurer.

PIROUETTES

Aujourd'hui, voici le roman. Qui fait rire en surface, et griffe la mode, en profondeur. Avec son sens inné de la rébellion, Geneviève Brisac illustre un nouveau combat. Après sa lutte contre la famille, les bonnes d'enfants, les médecins, elle fait un pied de nez aux psychologues, psycho-généralistes, linguistes, endocrinologues et victimes de « l'influence sournoise du professeur Lacan ». Farouche, la narratrice défend bec et ongles son territoire privé. Au magnétophone insidieux de la sociologue stagiaire qui l'adjure de débâler sa vie sexuelle, la date de sa première pilule, ses masturbations, flirts de voiture, surprises-parties, elle oppose une petite voix d'orpheline, le refus de parler de soi, un romantisme enraciné, des boutades, traits d'esprit, piroquettes, et une chanson de Mac Orlan (« Mon Dieu, rendez-moi les neiges exquises... mon

premier baiser sur les chevaux de bois »). « Sale impression, dit-elle, d'être collée au mur », d'avoir « de la cellulite sur la langue ».

Les garçons défilent, comme des bornes kilométriques : Baudouin, à l'âge où l'on joue à la marelle ; Oreste, chaste idylle d'un séjour aux sports d'hiver, lorsqu'elle avait quinze ans ; Antoine, avec ses pattes de cigogne ; Paul, l'amour de 68, disciple de Lautréamont, avec sa pipe, sa guitare, son sourire de Fritz the Cat, à l'époque où elle avait des bas qui tire-bouchonnent, des minirobes pastel et des talons trop hauts sur lesquels elle trébuchait ; Berg, père de ses bébés, qui écrivait des poèmes de Maïakovski sur les murs, et à qui il arrive aujourd'hui d'éplucher les concombres. Son interlocutrice l'attise, la houspille : « J'ai l'impression que vous me racontez une histoire de mon arrière-grand-tante. Celle qui est devenue religieuse... Vous êtes un spécimen de zoo, vous savez... » Tant pis. La femme gauchère fait de la résistance. Parle des histoires stupéfiantes de Freud comme d'enquêtes dignes de Conan Doyle, du théâtre de marionnettes du jardin du Luxembourg. Féministe raisonnable, elle se moque des fausses audaces et des désirs « contemporains », n'a cure de compter ses orgasmes. Elle dit le bonheur de se nicher comme un moineau contre le ventre de son homme, avoue être prête à mordre pour défendre son bambin, assume le quotidien d'une maison qui ressemble au « nid géant d'une tripotée d'écrevisses mangeuses de tartines ». Avec la grâce d'un écrivain qui lance ses mots comme des flèches sans venin, sans pathos, douée de cet humour dont elle a fait sa cuirasse, le refuge de sa pudeur.

Jean-Luc Douin

(1) Folio Gallimard n° 2978.

(2) Points Seuil P187.

Geneviève Brisac
collabore au « Monde
des livres »

Une critique de méchante humeur

Feuilletoniste au « Figaro », Renaud Matignon, mort en février 1998,
s'était acquis une réputation de batailleur hautain

LA LIBERTÉ DE BLÂMER

Trente ans

de critique littéraire

de Renaud Matignon.

Préface de Jacques Laurent.

Introduction

d'Etienne de Montety.

Editions Bartillat, 622 p.,

150 F (22,87 €).

Rassembler dans un livre des articles de critique littéraire, écrits pour ainsi dire au jour le jour, c'est faire courir un risque à l'auteur : celui de modifier l'image que l'on s'était, distraitement, semaine après semaine, faite de lui ; ou de substituer à un ensemble d'impressions la figure plus précise d'une pensée, d'une conception du métier de critique. Mais il faut aller plus loin... S'interroger sur la critique – ce que n'ont guère le loisir, ou le désir, de faire les principaux intéressés : les journalistes littéraires –, c'est aussi questionner la littérature elle-même, à l'instant de sa divulgation. L'acte critique, avec la responsabilité qui lui est attachée, prolonge, entre interprétation et jugement, l'acte littéraire, y participe : comme la lecture prolonge et rend vivante, dans une manière de conscience seconde, l'écriture.

Renaud Matignon est mort le 6 février 1998, à l'âge de soixante-deux

ans (*Le Monde* du 8 février 1998). Après avoir participé aux débuts de *Tel Quel* – plus proche de Jean-René Huguenin et de Jean-Edem Hallier que de Philippe Sollers, il n'y publiera que deux articles, avant de démissionner en 1963 –, il devient directeur littéraire du Mercure de France. En 1973, il entre au *Figaro*, où il aura en charge le feuilleton littéraire. Ses « rez-de-chaussée », en première page du supplément littéraire, lui avaient acquis une réputation de journaliste incisif. Ainsi que l'atteste la préface chaleureuse de Jacques Laurent, Renaud Matignon se rattache à une certaine tradition littéraire, celle des « Hussards ». Drieu et Nimier, Blondin, Léautaud ou encore, plus près de nous, Bernard Frank sont ses maîtres modernes, ses références. Brasillach aussi. Une autre tradition, celle de la critique littéraire, complète cette généalogie. Léon Daudet et Kléber Haedens, ou le Blondin des *Certificats d'études*, en occupent les branches maîtresses.

POSTURE ARISTOCRATIQUE

A défaut d'une déclaration d'intention ou de principe, le lecteur des chroniques de Matignon telles qu'elles ont été, ici, réunies – on regrettera l'absence de références bibliographiques des ouvrages traités – est condamné à déduire d'une pratique hebdomadaire la pensée et la méthode qui y avaient présidé. Pensée implicite donc, qu'il faut lire entre les lignes. L'impression qui domine est celle de l'humeur comme critère d'appréciation. Celle de Matignon était souvent méchante, sans aménité, nourrie, certes, d'une vraie et vaste culture, d'un amour un peu figé, hautain, de la langue française aussi. Le critique, ici, ne cherche pas à partager le souci, ou le projet, de l'écrivain. D'emblée, de ce qui constitue le monde de l'auteur, il se démarque, jouant pour ainsi dire sa propre partie. Une partie dans laquelle le critique s'affirme lui-même, se met en avant, enfermant le monde dont nous par-

lions dans les dimensions qu'il a lui-même dessinées. Aucune trace de cette disponibilité, de cette ouverture du cœur et de l'esprit, de cette confiance accordée a priori, dont parlait Charles Du Bos. « Il faut bien le dire, écrivait Du Bos, cette tolérance prompt, facile, aiguë de plaisir, est une condition essentielle du génie critique. » Avec Renaud Matignon, nous sommes évidemment aux antipodes de ce type de « génie ». Cette conception d'une critique participative et de sympathie, qu'il ne faut pas, quoi qu'on dise, associer à la naïveté et à l'effusion incontrôlée, n'exclut ni l'intelligence ni la sévérité.

La posture aristocratique prise par Matignon ne vaut pas que pour ses critiques négatives, souvent pertinentes d'ailleurs – d'autres fois injustes, par excès d'antipathie justement : dans l'approbation et le compliment, Matignon reste tout aussi distant, tendu, calculant ses hommages et sacrifiant souvent des vérités communes à un trait d'esprit. La volonté d'en découdre et de polémiquer, en revanche, excite son talent. Signe de cette distance, que le critique du *Figaro* partage d'ailleurs avec plusieurs de ses confrères : l'usage insupportable du « Monsieur » précédant le nom de l'auteur ; certes, ce n'est qu'un symptôme, mais il est révélateur d'un sentiment manifestement teinté de mépris.

« Parler de l'amour, c'est déjà se condamner à ne plus l'éprouver », risque Matignon, en une sentence hardie. Et à propos de l'un des ouvrages qu'il critique, il parle d'« un livre mince comme des lèvres serrées ». Ces deux phrases donnent la tonalité de la critique telle que l'entendait Renaud Matignon. Mais ce gros livre a au moins le mérite de poser, en acte, la question de la critique littéraire et de son actuelle dévalorisation. Est-il vain d'espérer que cette question sera bientôt reprise ?

Patrick Kéchichian

Compères du presque-rien

Bruno Bayen met en scène deux amis,
guetteurs du crépuscule

LES EXCÉDÉS

de Bruno Bayen.

Mercure de France,

174 p., 85 F (12,96 €).

Mémoires de crépuscule. Deux soleils couchants feignent d'ignorer l'heure et s'observent, complaisamment, absorbés par le miroir qui les sépare. Ils se nomment Osmer et Jean : deux compères, branchés aux mêmes tubes, aux mêmes textes, aux mêmes mêmes, et qui « s'excéderaient », selon Bruno Bayen. Ils auraient pu être des Jules et Jim de notre demi-siècle, s'il ne leur avait manqué une Catherine (une guerre, un enjeu, une passion). Alors ils vivent les faux-semblants d'une mise à nu factice, symétriques jusqu'à la confusion, jusqu'à l'oubli, chacun fixant l'autre « comme un rocher contre lequel ses pensées devaient se répercuter ».

A quoi bon les départager ? Osmer et Jean ne sont-ils pas convaincus d'avoir échappé au sérieux du temps, à ses emballements, à ses reniements ? Ils sont des justes du presque-rien, légers comme les pensées qui leur échappent à la manière des étincelles de dessins animés. Trop polies, trop brillantes. Ils s'essouffent à courir à des rendez-vous impossibles, sans s'apercevoir qu'ils existent d'autant mieux qu'ils les manquent. Ils ont fait la culbute de l'âge, jeunes au carré (« Dans l'amitié les âges s'additionnent, tandis qu'en amour l'âge se retire sous le regard »), assez ardents encore pour vouloir le vérifier avec une fille rencontrée vingt-sept ans auparavant.

L'un (ou l'autre) fait d'indistinctes affaires planétaires, une forme d'oisiveté qui lui permet d'emplir ses poches en monnaie locale amoureuse. Rendez-vous demain à Kyoto, Madras, Cordoue, Zagreb, Annapolis (Brésil), Macao ou Meknès (une légende). Ils connaissent les

cinq à sept de Princeton et parcourent les vertèbres de l'aimée du jour comme le cours du Zambèze. Ils font l'amour à Naples, chambre à part à Douvres (un rêve), avant de partir en Afrique, non sans avoir moissonné les porcelaines à Cracovie, le théâtre « austro-hongrois » à Gènes, et l'opéra à Venise, Salzbourg et Séville. Une simple escale à Berlin pour l'*Andromède* de Rubens et en finir avec le mur. Un trajet de rien pour une simple course en taxi.

Ils sont parisiens, effroyablement. Du genre à gaver une chatte aux fines de claires, à détester toute la musique, sauf le *Boléro* de Ravel, à connaître par cœur la sortie du métro Passy, Notre-Dame-des-Champs, les jardins du Palais-Royal. Entre leurs mains, même les meilleurs ouvrages (ils ne connaissent qu'eux) deviennent des tics, aussi insupportables qu'un spot pour un nouveau parfum : Jacques Roubaud (à porter en évidence sous le bras devant les salons de l'hôtel George-V), Virginia Woolf, Dickens, Benjamin Constant, Goethe, Walter Benjamin, Yeats, Auden en feront les frais.

Ils ont l'assurance de touristes persuadés qu'ils inventent leur itinéraire. Leur seul idéal est d'être beau pour l'autre, pour toutes celles que ces « guetteurs de femmes » inventent. Passent les Claire, les Sibylle, les Marianne, les Brigitte, les Valeria, les Martha, les Suzanne, les Doris. Collectionneurs insatisfaits, ils voudraient voir l'idée commander à leur vie, émerger chacun de leurs gestes à un art conceptuel de vivre qui s'éteint dans le dérisoire : « Connaître tous les hôtels Bristol de la planète. » Il leur reste des « mots » dont ils aimeraient faire des haïkus. D'un envol d'oiseaux : « Ils partent faire le ménage du ciel ? » ; d'un roman : « Ce livre ! Muet comme un film ! » Partis de tout et revenus de rien, en transit, non pas excédés de l'autre, mais excédés d'eux-mêmes.

J.-L. P.

Au-dessus du désenchantement

LA TRISTESSE DU TOURACO

de Yves Mabin-Chennevière.

Grasset, 210 p., 109 F (16,62 €).

Le départ définitif vers une île, un pays lointain, d'un homme qui croit ainsi échapper à son passé est presque devenu une catégorie romanesque. Mais dans *La Tristesse du Touraco*, Yves Mabin-Chennevière dépasse toutes les images attendues du « roman de l'exil », il réussit à cerner, grâce à la délicatesse de son analyse, à son lyrisme, aux couleurs de son imaginaire, la géographie des sentiments, le climat du cœur. Celui de son personnage, Pierre, qui, quand il ne poursuit pas la campagne de fouilles archéologiques, écrit ou lit dans la villa où l'a accueilli Julie, jadis son étudiante à Paris. Il se retranche dans une réserve triste, une sorte de courtoisie douloureuse, le désir taciturne de laisser se refermer une vieille et mystérieuse blessure.

Il n'a de véritable complicité qu'avec un enfant muet, dont on ne connaît ni le nom, ni le clan auquel il appartient et qu'on laisse entrer dans la villa, se servir dans la cuisine, dormir au hasard des lits inoccupés. Le calme, le renoncement presque irrésolus de Pierre, sa conscience se-reine de « n'avoir plus rien à donner, plus rien à recevoir » assurent sa symbiose avec l'île qui, depuis l'indépendance, dépeuple doucement. Surtout, il est en accord avec le touraco, le grand oiseau énigmatique qui, « maître impassible de la forêt », observe, jour et nuit, le désordre du monde. C'est le touraco qui semble imprimer son ample mouvement funèbre à la narration, lui donne son rythme de fatalité douce et sombre : il veille à amener chacun à dépasser le cap de tous les désenchantements, à renoncer à sa propre image, à toute vanité existentielle, et à rejoindre son destin.

Jean-Noël Pancrazi

La Société des Écrivains

édite chaque mois

10 nouveaux auteurs

Catalogue sur simple demande

tél : 01 39 08 05 38 fax : 01 39 75 60 11

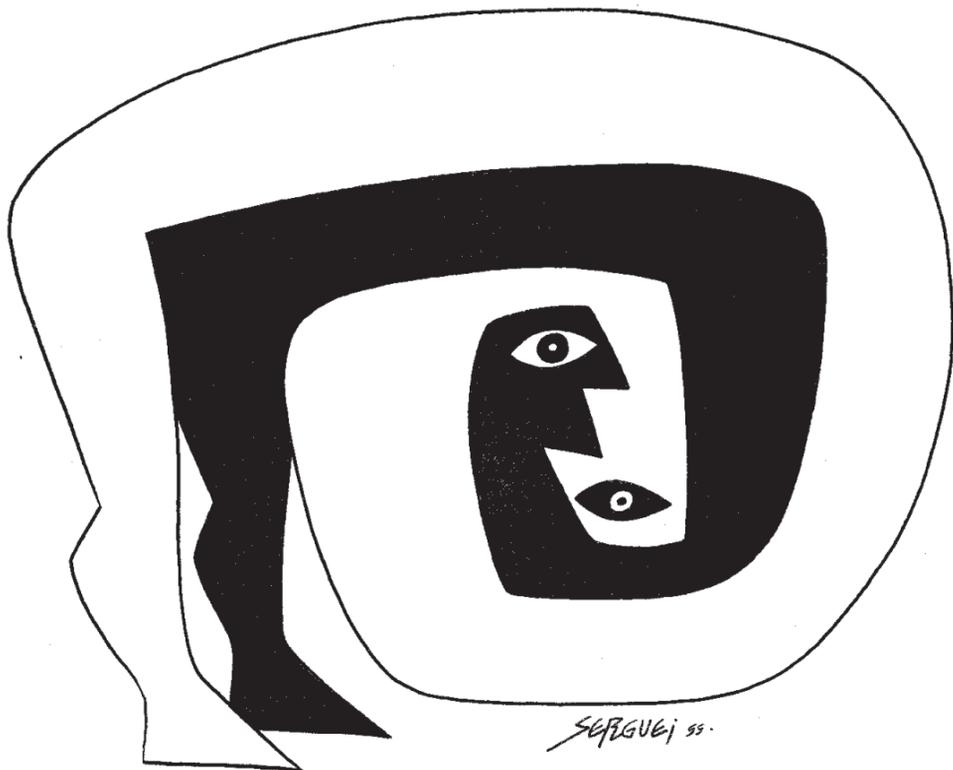
Contrat participatif

Aux Éditions des Écrivains

147-149, rue Saint-Honoré 75001 PARIS

(adresse postale pour toute correspondance ou envoi de manuscrit)

D'Est en Ouest et retour



LA SUPERCHERIE DÉVOILÉE
Une réfutation
du catholicisme
au Japon au XVII^e siècle
de Jacques Proust.
Ed. Chandeigne, 192 p.,
120 F (18,3 €).

GANDHI
Aux sources de la non-violence
de Ramin Jahambegloo.
Ed. du Félin, 190 p.,
129 F (19,67 €).

LA LUMIÈRE
SUR LES TANTRAS
Chapitres 1 à 5 du
« Tantraloka »
d'Abhinavagupta.
Traduits et commentés
par Lilian Silburn
et André Padoux.
Ed. Collège de France,
publications de l'Institut
de civilisation indienne,
diffusion De Boccard,
320 p., 300 F (45,74 €).

Scène 1, Japon, Nagasaki, 18 octobre 1633. Cristovao Ferreira, chef de la mission jésuite venue du Portugal, a été arrêté. Pendu par les pieds, étroitement ficelé, les mains derrière le dos, il est descendu jusqu'aux genoux dans une fosse dont on bouche l'entrée par des planches. Il doit y rester jusqu'à la mort, ou jusqu'au reniement de sa foi. Les heures passent. D'autres missionnaires sont déjà morts, plusieurs mourront encore plutôt que d'apostasier. Cristovao (le « porteur-christ »), lui, va changer de camp, radicalement : il devient maître zen, prend femme, a un enfant, rédige en japonais un violent pamphlet antichrétien et meurt honoré par sa nouvelle famille. Cette double vie a intrigué les historiens. Certains ont douté. Est-ce bien le même homme qui détenait tant de pouvoir au sein de la Compagnie de Jésus et qui démonte, trois ans plus tard, les supercheries chrétiennes en faisant preuve d'une tournure d'esprit et de figures de style éminemment japonaises ? Ses compatriotes, sur place ou au Portugal, ont fait courir le bruit de son suicide. Des chercheurs ont jugé peu vraisemblable qu'une torture, si ravageante qu'elle

soit, change de manière immédiate et définitive toute la perspective intellectuelle et affective d'une existence. Jacques Proust donne la solution. Il ne se contente pas de traduire du japonais le libellé étonnant où Ferreira explique, point par point, que dans le dogme chrétien « tout est inventé, tout est creux », et que chacun de ses principaux fondements « passe les bornes de la compréhension ». Erudit perspicace et convaincant, Jacques Proust montre comment cet homme, dès le temps de sa formation, était déjà marqué par le scepticisme, comment il retourne contre les siens les arguments découverts au fil des disputes scolastiques. Bref, de son Japon d'adoption, l'ex-jésuite annonce, au pinceau et à l'encre de Chine, les vigueurs antichrétiennes du curé Meslier et du baron d'Hol-

bach. Deux camps ennemis – Est et Ouest – et un transfuge exemplaire. Scène 2, Afrique du Sud, automne 1907. Un jeune Indien mobilise ses compatriotes au Transvaal. Au cours de ses études à Londres, il a découvert certains textes fondateurs de la culture de son peuple, comme la Bhagavad Gîtâ. Il a également lu les Évangiles, et aperçu le message du Bouddha à travers... *The Light of Asia*, le poème à succès d'Edwin Arnold, qui contribua largement, dans le monde anglo-saxon, à la première popularisation du bouddhisme en Europe. Ce jeune homme a pour nom Mohandas Karamchad Gandhi. Celui qui allait incarner l'Inde, donner forme à son identité propre dans le monde moderne, symboliser ses vertus spécifiques, s'est aussi largement nourri de penseurs occiden-

taux. L'intéressante étude de Ramin Jahambegloo montre comment parmi les sources de la non-violence gandhienne figurent Thoreau, Ruskin et Tolstoï, avec qui Gandhi entretint en 1909 et 1910 une correspondance détaillée. Ainsi, l'homme qui poursuivit dans le domaine politique le même « esprit de vérité » qu'en religion est-il d'abord, et de manière exemplaire, un hybride culturel d'Occident et d'Orient. Les deux mondes peuvent se greffer l'un à l'autre, s'enchevêtrer, engendrer des métissages qui surmontent leur opposition supposée. Scène 3, au Cachemire, il y a juste mille ans. Maison de pierre et de bois, dans les premiers contreforts himalayens. Une femme prépare à manger. Un homme, Abhinavagupta, s'est installé chez la cousine d'un de ses disciples, pour écrire au

*On a longtemps cru
pouvoir opposer Orient
et Occident. On découvre
pourtant des transfuges,
des jeux de miroirs.
Et des pensées capables
de rendre cette
distinction sans
importance*

calme. Dans le traité qu'il rédige, il loue à plusieurs reprises sa patience, son attentive gentillesse. De la vie de ce lettré, nous ne savons presque rien. Mais l'essentiel de son œuvre, heureusement, nous est parvenu. Il est possible de découvrir un esprit exceptionnel, que les vieux stéréotypes relatifs à l'Inde ne permettraient pas de soupçonner. Abhinavagupta est en effet un philosophe rompu aux jeux de l'abstraction, aux raisonnements dialectiques et à la construction de concepts. Il se révèle également mystique, virtuose de l'expérience spirituelle. C'est enfin un esthète, grand amateur de poésie et de musique, théoricien du théâtre. Nous pouvons lire désormais une savante traduction des cinq premiers chapitres d'une de ses œuvres maîtresses, le *Tantraloka (La Lumière sur les tantras)*. C'est traité fort ardu, dont même les experts çà et là perdent le fil. 5 838 stances ! Une douzaine de volumes dans l'édition composée en Inde au début de ce siècle, un cinquième environ a été traduit en français par Liliane Silburn, disparue en 1993, et André Padoux. Gigantesque, l'ouvrage passe aussi pour obscur : une bonne partie des doctrines et rituels auxquels il fait référence ne semblent plus connus de qui que ce soit. Cependant, une fois franchis quelques obstacles, on découvre une démarche spirituelle d'une rare ampleur, qui balaie les clivages entre Orient et Occident. On retiendra seulement, à titre d'exemple, la

question de l'ignorance. Aux yeux d'Abhinavagupta, l'ignorance ne se définit pas par une pure et simple absence de savoir. Elle consiste plutôt en une vue partielle, incomplète, chez un esprit capable de parvenir éventuellement à la lumière. Ainsi, par exemple, un mur n'ignore pas : ne pouvant rien savoir, il ne peut rien ignorer. L'esprit humain est au contraire séparé du Tout, de l'Absolu, et séparé de lui-même, par le voile de l'ignorance. Jusque-là, rien de bien extraordinaire. Encore faut-il ajouter que cette pensée est « non dualiste ». Elle n'oppose pas deux principes, l'un de lumière et l'autre de ténèbres – l'esprit et la matière, l'âme et le corps, Dieu et le monde. N'existe que Siva – ou si l'on préfère l'Absolu, ou la Lumière, ou Dieu, ou la Conscience. Ce qu'il faut donc parvenir à concevoir, et plus encore à expérimenter, c'est que l'ignorance – d'où naissent le monde, l'existence séparée, l'individu dans son autonomie illusoire... – est un libre jeu de l'Absolu avec lui-même. L'ombre n'est pas extérieure à la lumière. Elle n'est pas d'une autre nature ni produite par d'autres sources. La lumière elle-même, en son sein, fait de l'ombre – par le jeu de sa puissance fulgurante. Il y a seulement un siècle, on croyait encore bien souvent que les grandes unités imaginaires nommées Orient et Occident constituaient deux mondes – séparés, autonomes, étanches, homogènes, chacun pourvu de son identité propre et fort de son histoire. Depuis, des fissures diverses ont entaillé les frontières. Entre Est et Ouest sont apparues – en des lieux parfois inattendus – importations, infiltrations, influences réciproques, anciennes ou récentes, filiations enchevêtrées ou simplement proximales. Tout en conservant leur pesanteur historique, les distinctions anciennes ont commencé à s'estomper. Le bruit qu'elles faisaient s'atténue. Car on découvre chaque jour des places où, comme dit Abhinavagupta, « le tintamarre du monde fond de lui-même comme les neiges à la brûlante chaleur de l'été ».

Freud, une fin annoncée

Quand Frank Sulloway remet en cause les fondements de la théorie freudienne

FREUD
Biologiste de l'esprit
de Frank Sulloway.
Traduit de l'anglais
(Etats-Unis) par Jean Lelaidier.
Avant-propos
d'André Bourguignon,
présentation de la nouvelle
édition par Michel Plon.
Fayard, 598 p., 190 F (28,97 €).

Lorsque, à la fin des années 70, le devant de la scène psychanalytique française était occupé par le lacanisme, un certain nombre de chercheurs, de philosophes, mais aussi de psychanalystes, avaient commencé, à l'étranger, à mettre sérieusement en cause le fondement même et la validité de ce savoir en scrutant les circonstances de son invention par Sigmund Freud. Le livre de Frank Sulloway, alors chercheur au MIT, marqua, lors de sa parution en 1979, une étape décisive de ce « début du crépuscule » du freudisme alors en passe d'être menacé, dans la pratique clinique, par l'irruption des psychotropes. Le psychanalyste suédois Ola Anderson avait certes, dès la fin des années 50, jeté les premières sondes dans la « préhistoire de la psychanalyse » (les années 1886-1896). Une préhistoire de la psychanalyse dont Anna Freud surveillait jalousement les archives et dont l'histoire officielle était capitalisée par un disciple « au-dessus de tout soupçon », Ernest Jones. Puis vint Henri Ellenberger, qui montra l'ancrage de la notion d'inconscient dans le folklore et le discours scientifiques de l'époque du jeune Freud. Mais il appartenait à l'ouvrage de Frank Sulloway d'entamer pour de bon la légende entretenue d'une psychanalyse née tout armée du cerveau d'un Freud, « conquérant » de l'esprit humain – ce que Sulloway nomme le « mythe du héros » – en montrant ce qu'elle devait aux compagnons de route de Freud.

Freud, biologiste de l'esprit fut traduit assez vite en français (en 1981). Mais la France n'en est pas moins demeurée jusqu'à présent relativement hermétique aux diverses remises en cause de la psychanalyse. La thèse soutenue par Sulloway donne *a contrario* une indication sur une des raisons de ce retard. En France, en effet, au travers de la lecture de Jacques Lacan, mais aussi de Paul Ricoeur (et accessoirement de Jürgen Habermas en Allemagne), s'est peu à peu imposée l'idée que la psychanalyse était essentiellement une doctrine interprétative, à l'instar de la sémiologie, et non une science positive au même titre que la biologie ou la médecine. Les tenants de ce courant utilisaient même parfois la notion, née de la théologie, d'« herméneutique » afin de qualifier la découverte freudienne. Or, comprend-on à lire Frank Sulloway, cette compréhension méconnaît un fait patent que son livre démontre à l'aide d'une plongée vertigineuse dans des documents alors peu exploités (comme la correspondance de Freud avec le médecin berlinois Wilhelm Fliess) ou l'exploration minutieuse des débats scientifiques contemporains de l'invention de la théorie freudienne : Freud, formé à la neurologie, à l'époque où il mettait en place ses concepts fondamentaux, s'est voulu avant tout un biologiste. Sa démarche, n'en déplaise à ses commentateurs tardifs, était strictement celle d'un réductionniste entendant ramener les faits psychiques à des données physiologiques, d'où son intérêt pour la sexualité, qui paraissait fournir cette base matérielle tant recherchée. Un réductionnisme où se retrouve l'influence décisive sur Freud du darwinisme. N'est-ce pas à l'aune de ce réductionnisme-là que la psychanalyse, en son deuxième siècle, doit pouvoir s'apprécier ? Et surtout convaincre qu'elle a encore un avenir.

Nicolas Weill

Quel avenir pour la psychanalyse ?

Patrick Froté a interrogé neuf représentants de la troisième génération psychanalytique française sur l'évolution de leur discipline. Malgré dérives et attaques, l'optimisme reste de mise

CENT ANS APRÈS
Entretiens
avec Jean-Luc Donnet,
André Green, Jean-Claude Lavie,
Jean Laplanche,
Joyce McDougall,
Michel de M'Uzan,
J.-B. Pontalis,
Jean-Paul Valabrega,
Daniel Widlöcher.
Gallimard, « Connaissance
de l'inconscient », 566 p.,
195 F (29,73 €).

Voilà un livre collectif qui réunit neuf auteurs choisis parmi les représentants les plus connus de la troisième génération psychanalytique française (nés entre 1920 et 1935). Interrogés par un chercheur venu du Québec, ils s'expliquent sur eux-mêmes et commentent leurs propres œuvres. Au fil des pages, on ne s'étonnera pas de retrouver des réponses souvent identiques sur le passé ou le présent de la psychanalyse. Au cours de ce dialogue, ponctué de longues citations puisées dans des textes déjà publiés, chaque protagoniste parle en son nom bien que chacun appartienne à une association : quatre auteurs pour la Société psychanalytique de Paris (SPP), quatre également pour l'Association psychanalytique de France (APF), un seul pour l'Organisation psychanalytique de langue française (OPLF ou Quatrième Groupe). Nettement majoritaires, les membres des deux sociétés françaises (SPP et APF) affiliées à l'International Psychoanalytical Association (IPA), fondée par Freud en 1910, expriment des positions souvent divergentes. D'une manière générale, les auteurs pensent que la psychanalyse a encore un bel avenir de-

vant elle et qu'elle ne doit pas trop se soucier des attaques qui s'abattent périodiquement sur elle, même si cela entraîne, comme ils le constatent tous avec amertume, une forte diminution des demandes de cure qui leur sont adressées. La plupart d'entre eux (dont J.-B. Pontalis) se disent lassés du combat et pensent qu'il ne faut en aucun cas débattre avec les adversaires de Freud, et surtout pas avec les hommes de science. Ils préfèrent, disent-ils, s'adonner à l'art et à la littérature sans tenter de convaincre quiconque de la validité d'une doctrine qui a largement fait ses preuves. Quelques autres, au contraire (André Green), affirment la nécessité d'une polémique sans parvenir toutefois à en préciser le contenu. RETOUR À UNE PRATIQUE PURE Aucun des neuf protagonistes ne pense utile de confronter les principes de la psychanalyse avec la situation nouvelle de la famille, des femmes, des enfants et des homosexuels. Selon eux, Freud et ses successeurs ont déjà apporté une réponse à ces problèmes. Seule Joyce McDougall intervient dans ce débat en soulignant qu'il ne lui vient pas l'idée « qu'un (ou une) homosexuel(le) soit incapable d'être psychanalyste » (p. 448). En cela, elle va dans le sens des avancées actuelles du mouvement psychanalytique, tout en adoptant une attitude semblable à celle défendue par Freud en 1921 mais refusée par la direction de l'IPA, et notamment par Ernst Jones. Pour préserver la psychanalyse de ce qu'ils appellent les dérives de la psychothérapie, les neuf auteurs soutiennent qu'il faut la rendre plus pure et plus élitiste afin de conserver le modèle divan-fauteuil, lequel suppose un cadre et une pratique dans un ca-

binet privé : quatre ou cinq séances par semaine d'une durée de 40 à 50 minutes. Hormis ce cadre, il n'y a donc point de salut, même si, comme le remarque tristement Pontalis, la psychanalyse « n'intéressera bientôt plus qu'une frange de plus en plus restreinte de la population. N'y aura-t-il plus que des psychanalystes sur les divans des psychologues ? ». A propos de leurs querelles, les auteurs divergent. Si tous défendent leurs associations, les uns se veulent plus critiques que les autres. Jean Laplanche soutient que l'APF, dont il fait partie, est un excellent modèle associatif pour la formation des analystes, alors que Joyce McDougall se montre plus sévère en soulignant que la sclérose frappe toutes les institutions, y compris la sienne (la SPP). Ce phénomène aurait, selon elle, pour origine le fait que les psychanalystes seraient souvent des gens « fragiles, narcissiques et névrosés ». Sur un point, en tout cas, les neuf praticiens se rejoignent. Tous sont en effet obsédés par Jacques Lacan, qui apparaît dans leurs propos sous l'aspect d'un génie diabolique et séducteur. Il faut dire que six d'entre eux ont été analysés par lui avant de le quitter entre 1964 et 1969. Or, à l'évidence, il n'ont pas fait le deuil de cette rupture d'il y a trente ans, qui continue à les troubler. D'où une condamnation sans appel des psychanalystes dits « lacaniens », qui dominent le champ psychanalytique freudien (une trentaine d'associations). Qualifiés d'« anarchistes » (p. 160), d'« adeptes d'une idéologie médiatisée » (p. 205), d'« archéofreudiens » (p. 287), ces freudiens-là « se disent » psychanalystes (p. 286) alors qu'ils ne seraient, aux yeux des protagonistes interrogés, que des psychothérapeutes formés sans

contrôle et comparables à des jungiens ou à des adlériens, c'est-à-dire à des non-freudiens (p. 161). Se sentant menacés, notamment par les nouvelles aspirations de jeunes cliniciens, fortement marqués par le freudisme mais peu soucieux de querelles d'écoles, les neuf brillants représentants de cette troisième génération ont donc choisi de rejeter ce qu'ils pensent être l'ennemi de l'intérieur plutôt que de défendre la psychanalyse contre ses détracteurs. Sans doute est-ce leur manière à eux d'exprimer, en cette fin de siècle, la nostalgie d'une époque révolue où ils avaient l'impression que leur passé pouvait encore éclairer leur avenir ? Elisabeth Roudinesco



Intérêt pluriel

Plus de cinquante ans après sa parution, est réédité l'un des essais majeurs de Maurice Allais

ÉCONOMIE ET INTÉRÊT
de Maurice Allais.
Ed. Clément Juglar,
1184 p., 300 F (45,74 €).

Deux ouvrages fondamentaux sont à l'origine de l'attribution à Maurice Allais du prix Nobel d'économie en 1988. Le premier, paru en pleine guerre, en 1943, sous le titre *A la recherche d'une discipline économique*, a pu faire l'objet en 1994 d'une réédition aux éditions Clément Juglar grâce au concours du ministère de la recherche. Baptisé désormais *Traité d'économie pure*, les chercheurs, les enseignants, les étudiants peuvent facilement le consulter, d'autant plus que la solidité de la reliure et la blancheur des pages rendent l'ouvrage facilement utilisable.

Tel n'était pas le cas pour le deuxième livre de Maurice Allais, *Economie et intérêt*. Une partie avait été publiée en 1946 dans la Revue des *Annales des mines et des carburants*, et le texte complet, produit par l'Imprimerie nationale et diffusé par la Librairie des Publications officielles, avait fait l'objet d'une vente par souscription en 1947. L'auteur s'était heurté à de grandes difficultés pour obtenir en ces temps de pénurie, le papier nécessaire. Un commentaire accompagnait le bulletin de souscription : « Cet ouvrage qui fait appel aux méthodes les plus récentes de la science économique traite d'un des problèmes les plus importants et les plus difficiles de cette science : le problème de l'intérêt. »

Présenté en deux volumes brochés, insérés sous une couverture de carton beige, le livre était imprimé sur du papier mince que le temps a jauni. Inutile de dire que cette édition est devenue aujourd'hui introuvable. L'inconvénient eût été mince si le texte n'avait présenté qu'une valeur historique. Or tel n'est pas le cas.

Certes, on trouve de par le monde, des pléiades d'analystes financiers ou boursiers qui connaissent au jour le jour les multiples taux d'intérêt pratiqués dans les divers pays, mais combien d'entre eux comprennent en profondeur les mécanismes qui engendrent ces taux et les conséquences de ces taux sur les évolutions des économies ?

Le livre de Maurice Allais est à cet égard le meilleur des guides pour la réflexion. Il ne perd jamais de vue les deux faces inséparables de l'intérêt : le montant qu'un prêteur doit recevoir pour renoncer à la liquidité que lui procure la monnaie, le prix que prennent en compte investisseurs et épargnants pour déterminer leur demande et leur offre de capital. Et, à partir de cette base, il étudie les processus capitalistiques de production, la théorie de l'optimum de Pareto (lorsqu'on prend en considération les psychologies futures de la génération présente et les psychologies des générations futures), la théorie de l'optimum capitalistique correspondant à la répartition optimale des facteurs de production entre leur utilisation directe et indirecte.

La nouvelle édition a aussi le mérite de commencer par une longue introduction qui résume les apports du texte de 1947 et présente une synthèse des contributions ultérieures de Maurice Allais dans ce domaine.

Mais que l'on ne s'y trompe pas. Il s'agit d'un livre scientifique, ayant abondamment recours à des formulations mathématiques qui, bien que simples, nécessitent un peu d'attention. Ceux que ne rebutent pas ces formes d'expression et qui s'intéressent à la science économique doivent tenter l'aventure. Elle en vaut la peine. Un conseil : qu'ils lisent d'abord l'ouvrage de 1947 et, après seulement, l'introduction de 1998.

Jacques Lesourne

L'Europe, une ambition pour la France

A l'heure du passage à la monnaie unique, Alain Duhamel lie étroitement l'avenir français à celui de l'Union européenne

UNE AMBITION FRANÇAISE
d'Alain Duhamel.
Plon, 238 p., 120 F (18,3 €).

N'aurait-il pas mieux valu parler d'une ambition pour la France ? Le titre du dernier livre d'Alain Duhamel n'en annonce guère la couleur, puisque l'ambition qu'il propose à la France a pour unique objet l'Europe, en dehors de laquelle il ne voit pas, pour elle, de salut. Y compris pour cette « modernisation intérieure » dont elle a tant besoin et à quoi répugne notre congénitale résistance au changement. Il le prouve à sa manière, posée, raisonnable, sans éclats de plume.

Le lecteur non prévenu devrait reconnaître la bonne foi et le grand bon sens de son argumentation et servir par une limpidité d'exposition d'autant mieux venue que le galimatias technocratique se taille habituellement, dans ce domaine, la part du lion. On appréciera particulièrement, de ce point de vue, le chapitre consacré à la bataille de l'euro. Bien que rallié, dans sa majorité, à la monnaie unique, le peuple français est trop conservateur pour ne pas frémir à l'avance des complications pratiques que sa mise en œuvre va nécessairement impliquer, trop méfiant aussi pour ne pas se demander si elle ne va pas consolider la prépondérance allemande sur le continent. Duhamel n'a pas de peine à rappeler que la souveraineté monétaire de la France étant en réalité morte depuis bien longtemps, la monnaie unique instituera « une souveraineté partagée en lieu et place d'une souveraineté évanouie ».

Mais le reste ? L'auteur n'est pas homme à prendre des vessies pour des lanternes : il sait bien que beaucoup d'eau coulera encore sous les ponts avant que l'Europe cesse de se comporter « en actrice de second plan », dépassée par les drames qui

se déroulent jusqu'à ses portes. Avant qu'on puisse parler sérieusement de « PESC », de politique étrangère et de sécurité commune. Avant que les Quinze et ceux qui les rejoindront soient vraiment en mesure d'assumer le rôle – dont il rêve pour eux-mêmes – de contrepoids à une hégémonie américaine « contrastant de façon caricaturale avec le rapport des forces économiques, financières et maintenant monétaires ».

C'est décidément trop souvent que, comme l'écrit Duhamel à propos du Proche-Orient, « les Européens payent, et les Etats-Unis commandent ». Mais il veut croire que la conscience européenne finira par s'éveiller au spectacle de « la force américaine et de la faiblesse russe », de « l'emprise des uns et du chaos des autres ». Le ciel l'entende. Il est certes vrai que, tout en continuant de récuser le vocabulaire fédéraliste, la France s'intègre progressivement à un ensemble présentant déjà pas mal des traits d'une fédération. La fameuse constatation de Valéry selon laquelle l'Europe n'aspire qu'à être « gouvernée par une commission américaine » n'a pas pour autant à être sérieusement remise en cause.

Duhamel ne s'y trompe d'ailleurs pas, qui montre bien que les choses ne changeront que si « la France sait éveiller la conscience européenne (...), que si son ambition européenne l'emporte enfin sans conteste [chez elle] sur les nostalgies souverainistes ». Tâche malaisée dans la mesure où, comme la Grande-Bretagne, notre pays détient, avec son armement nucléaire et son droit de veto au Conseil de sécurité, un statut, un « rang », auxquels il n'a pas, que l'on sache, la moindre intention de renoncer, bien qu'ils le rendent, pour reprendre le mot de George Orwell, sensiblement « plus égal » que les autres. Ces autres qui n'aimeraient manifestement guère échanger l'hégémonie américaine existante,

rendue souvent moins pesante par l'éloignement, contre une hégémonie de proximité.

C'est bien ce qui rend délicat le propos d'Alain Duhamel. Il écrit, au début de son livre, que l'Europe est une « idée française ». C'est vrai dans une large mesure, et il analyse avec beaucoup de pénétration les apports dans ce domaine de Jean Monnet, de Robert Schuman, puis des présidents successifs de la V^e République, sans oublier une série de précurseurs. Mais on pourrait ajouter bien d'autres noms au palmarès de nos compatriotes qui, depuis l'époque lointaine de l'abbé de Sully, ont milité pour qu'elle s'unisse. Il y a eu aussi Kant, et Goethe, Mazzini, et c'est un Austro-Japonais, le comte de Coudenhove-Kalergi qui, avec son « mouvement paneuropéen », fut le principal inspirateur d'Aristide Briand. N'est-il pas essentiel de le rappeler, dans la mesure où toute marque d'amour-propre national paraît facilement suspecte à l'amour-propre des autres nations ?

De toute façon, une machine s'est mise en marche, avec l'euro, qui va tellement faire s'interpénétrer les économies des différents pays membres que la scène continentale en sera forcément transformée. A elles seules, les premières grèves européennes en sont déjà un signe. Un brassage humain et matériel est en route, dont on ne voit pas ce qui pourrait désormais l'arrêter. Tout donne à penser que c'est progressivement, et sous des formes inédites et difficilement prévisibles, que s'y adapteront les différentes réalités sociales existantes. La plus forte de ces réalités est bien entendu la nation, et ce serait folie de vouloir l'ignorer. Duhamel l'a bien compris, pour qui « le réalisme de l'Europe propose une nouvelle chance au romantisme de la nation ». Reste évidemment à donner à cette formule un contenu pratique.

André Fontaine

Visages de l'après-communisme à l'Est

LES 100 PORTES DE L'EUROPE CENTRALE ET ORIENTALE
de Jean-Yves Potel.
Editions de l'Atelier/
Editions ouvrières,
336 p., 130 F (19,82 €).

Dix ans après la chute du communisme, où en est la « transition démocratique » dans l'ex-Europe de l'Est ? Transition démocratique ? L'expression est sans doute trop hâtive, comme le montre cet ouvrage, soulignant l'issue incertaine des bouleversements en cours. Jean-Yves Potel, qui sillonne la région depuis les années 70, était bien placé pour en présenter un premier bilan.

L'intelligence de ce dictionnaire critique de l'après-1989, en 100 articles pour 15 pays, tient au souci de rendre compte des évolutions actuelles en les mettant chaque fois en relation avec l'histoire récente de ces pays, leur imaginaire national, leurs hantises, leur culture politique. Autant d'aspects mal connus dans une France dont la politique, remarque l'auteur, reste dans la région assez brouillonne, voire teintée de « préjugés tenaces »... Contre une approche qui tend à considérer cet espace en bloc, Jean-Yves Potel fait ressortir la diversité des voies empruntées par la sortie du communisme. L'intérêt de ce panorama réside enfin dans le choix d'entrées thématiques. On y trouve ainsi un long article sur les Tsiganes, mais aussi sur les juifs, quatre fois plus long que celui consacré à Jean Paul II, lequel a droit au même traitement que les débats sur l'avortement. Sous l'apparence trompeuse d'un manuel, ce livre est avant tout un essai. Sur un ton ni paternaliste ni donneur de leçons, il parle d'une autre Europe bien vite retombée dans l'oubli, pourtant à la croisée des chemins entre la démocratie, l'autoritarisme et la guerre.

Alexandra Laignel-Lavastine

Rosetta Loy face à l'antisémitisme italien

La grande romancière poursuit, sous forme d'un essai autobiographique, son analyse du comportement des Italiens sous le fascisme et de la responsabilité de l'Eglise

MADAME DELLA SETA AUSSI EST JUIVE
(La Parola ebreo)
de Rosetta Loy.
Traduit de l'italien
par Françoise Brun,
Rivages, 170 p., 99 F (15,09 €).

Rosetta Loy avait raconté, dans *Un chocolat chez Hanselmann* (1), sous la forme d'un élégant roman, proche de ceux de Bassani, son enfance et son adolescence, à la fois feutrée et menacée d'une façon de plus en plus violente par le fascisme. L'intrigue romanesque pouvait tromper. On risquait de prendre pour une licence littéraire ce qui, avec le talent et la discrétion de l'écrivain, était, de fait, une mise en place historique extrêmement précise, mais située dans l'environnement d'une fiction, avec la dramatisation que cela implique. On ne voulait pas croire que les Italiens eux aussi avaient participé à la monstruosité nazie. Eux aussi, comme les Français, avec un zèle qui n'était même pas réclamé par les Alle-

mands. Certains lecteurs avaient alors exprimé leur étonnement. Non, les Italiens n'ont jamais été ainsi. Il y a trop d'humanité chez eux. Rosetta Loy n'était pas entrée dans le détail. Elle avait décrit la guerre plutôt du côté de la résistance évidemment. Mais ça et là, par touches sûres et justes, elle prouvait qu'elle en savait long sur la grande scission qui avait séparé les justes et les veules, avec, entre les deux, une zone indécise qui, par son inertie, facilitait toujours tyrannies et chienneries. Elle nous livre à présent son enquête. Le résultat est accablant.

Certes, les lecteurs de Primo Levi ne seront pas étonnés (2). Pour qu'il y ait eu des déportés, il a bien fallu qu'un gouvernement, avec des lois et des subalternes pour les appliquer et un peuple pour les endurer, permette cette

déportation. Il a fallu des délations et donc des délateurs. Il a fallu que des êtres humains ordonnent, que d'autres exécutent, que d'autres subissent, que d'autres regardent sans mot dire ou détournent le regard.

Rosetta Loy n'appartenait pas à une famille de résistants héroïques. Son livre n'en a que plus d'impact, parce qu'il ne comporte ni modèle, ni leçon, ni principe. Des faits rapportés avec honnêteté, des documents soigneusement, rigoureusement réunis. Et un ton naturel, celui d'une romancière qui décide d'abandonner la fiction pour comprendre, à travers son destin très singulier de petite fille bourgeoise pendant la guerre, fille d'un ingénieur nanti et réfléchi, mais protégé et peu hardi, ce qui a fait que l'Italie a participé à la honte de la Shoah.

Son livre ne se présente pas comme un essai ordinaire. C'est plutôt un récit, assez serein, sans clameur, sans cri de révolte. Il part d'une expérience individuelle. Une petite fille élevée de façon cossue dans le centre de Rome, ravie de se fondre dans la masse des Italiens ordinaires, vaguement fiers de la morgue fasciste, découvre autour d'elle de curieux changements. Parmi les amis de ses parents et parmi leurs voisins, d'autres bourgeois disparaissent mystérieusement. Pourquoi ne sonnent-ils plus à la porte ? Pourquoi deviennent-ils invisibles soudain ? Pourquoi Giorgio Levi, l'adolescent qui habite dans l'immeuble, se fait-il insulter par la concierge ? Que s'est-il passé pour qu'un ordre bourgeois accueille cette forme insidieuse d'anarchie, si semblable au chaos soudain d'un organisme visité par un virus ? C'est précisément le virus de l'antisémitisme qui a gagné l'organisme d'un peuple.

Et ce peuple est, comme on le sait, catholique. Aussi Rosetta Loy va-t-elle analyser longuement



Le nonce Cesare Orsenigo et Hitler lors de la présentation des vœux du corps diplomatique à Berlin en 1935

le comportement du pape Pie XI et bien entendu celui, exactement opposé, de son successeur. La publication récente des documents entourant l'encyclique *Humani Generis Unitas*, préparée par Pie XI et étouffée avant sa mort (3), éclaire sur la personnalité du pape qui tenta, tant bien que mal, d'éveiller la conscience de ses fidèles, c'est-à-dire, peut-on presque dire, de la totalité de la nation italienne. Rosetta Loy décrit le combat que se menèrent, avant la guerre, l'Eglise et le gouvernement mussolinien et la vivacité de la réaction de l'*Osservatore romano*, journal du Vatican, dès les premières mesures raciales. Pie XI est alors contraint de rappeler quelques évidences : « Catholique veut dire universel : il n'y a pas d'autre traduction possible, que ce soit en italien ou dans une

autre langue possible... Il n'y a qu'une seule race humaine. »

Aussitôt Mussolini ordonne à la presse qui lui est soumise d'ignorer les déclarations pontificales. Les enseignants juifs (plus de trois cents) sont sommés de laisser leur poste. La plupart des autres en profitent. Un seul refusa de se substituer à un juif destitué : le romancier Massimo Bontempelli. Des centres de recherche (notamment en mathématiques, domaine où l'Italie était à la pointe) sont décimés du jour au lendemain.

Rosetta Loy, avec une franchise cruelle, retrouve dans sa mémoire les incertitudes d'une petite fille qui finit par être atteinte par les discours délirants sur la pureté raciale. Et si, au fond, moi aussi j'étais juive ? se demandait l'enfant, non pas pour compatir au

sort des exclus, mais dans la terreur d'être « impure ». Et tout cela a lieu dans un milieu éclairé d'intellectuels honnêtes et profondément antifascistes.

Lorsque, en février 1939, Pie XI meurt, il n'a pu prononcer les discours violents qu'il a préparés contre le fascisme et l'antisémitisme. L'encyclique ne sera connue que cinquante-six ans plus tard. On saura alors le rôle joué par un jeune prêtre américain, engagé dans la cause des Noirs : John LaFarge, auteur d'un essai, *Interracial Justice*. Il est évident que la publication de cette encyclique aurait, comme l'écrit Rosetta Loy, « posé à la conscience de près de cent millions de catholiques européens un problème qu'ils auraient eu beaucoup de mal à éluder ».

Le discours change radicale-

ment avec Pie XII. Son nonce à Berlin, M^{gr} Orsenigo, se félicite des victoires allemandes et souhaite (nous sommes en juin 1940) voir l'Italie entrer en guerre aux côtés de l'Allemagne. Tandis que la Radio d'Etat diffuse une série de propagande antisémite autour des fameux Protocoles des Sages de Sion, Pie XII n'hésite pas à déclarer, en allemand, à l'ambassadeur d'Allemagne, sa joie des succès militaires allemands. Si certains prêtres français protestent vigoureusement, à l'exemple de l'archevêque de Toulouse, contre la politique infamante de l'Eglise, le Vatican se tait.

Dans ce climat épouvantable, la famille de Rosetta fait ce que font la plupart des Italiens : elle assiste, impuissante, à un système d'exclusion quotidienne d'une partie jusque-là totalement indistincte de la population italienne.

Plus d'un demi-siècle plus tard, avec lucidité, une romancière s'interroge sur la « naïveté » de l'enfant qu'elle fut et, avec une obstination bouleversante et un grand art de conteuse, elle traque dans la mémoire historique les exemples de courage de gens simples : les prostituées du bord de la via del Pellegrino, un chauffeur de taxi, des inconnus assistant à la rafle romaine du 16 octobre 1943, qui tous, au péril de leur vie, ont caché, sans hésiter, des juifs qu'ils ne connaissaient pas. Un mouvement irrépressible de générosité, une grandeur naturelle, une conscience morale éclatante : c'est là que réside la force de l'être humain contre le mal ou la cécité.

René de Ceccatty

(1) Republié en Rivages poche, n° 255.
(2) Entretien de paraitre *Conversations et entretiens*, Robert Laffont, 312 p., 139 F.

(3) Voir *L'Encyclique cachée de Pie XI*, de Georges Passeleq et Bernard Suchecky, La Découverte, 1995.

Heurs et malheurs du sacerdoce politique

- Partant de la foi évangélique de Michel de L'Hospital, Denis Crouzet tente de saisir, dans une biographie introspective, le sens véritable de son action
- Sortant de l'oubli l'avocat général Omer Talon, Joël Cornette montre la faillite d'une conception du pouvoir victime de l'absolutisme

LA SAGESSE ET LE MALHEUR

Michel de L'Hospital, chancelier de France de Denis Crouzet. Ed. Champ Vallon, « Epoques », 608 p., 210 F (32,2 €).

Chancelier de France à partir de 1560, personnage-clé de la politique royale de la veille des guerres de religion au lendemain de la Saint-Barthélemy, Michel de L'Hospital aura servi bien des causes après sa mort (1573) : revendiqué par les adversaires modérés de la Ligue catholique, puis par les théoriciens de la raison d'Etat au nom de l'autonomie du politique à l'égard du religieux, admiré par les Lumières pour son amour du bien public et de la liberté, célébré par la littérature scolaire de la fin du XIX^e siècle pour son rôle de précurseur de la laïcité, il demeurerait en fait, pour partie, un inconnu. Les interprétations successives oscillaient entre l'analyse de la politique poursuivie par le chancelier et le désir de sonder ses convictions personnelles, reprenant ainsi les rumeurs et les calomnies du temps des guerres de religion, imaginant tour à tour un L'Hospital athée, catholique, calviniste secret, voire bailleur de fonds aux conjurés d'Amboise ou encore « théosophe moderne ».

Pour sortir de ce cercle des réemplois posthumes, il était nécessaire de revenir, avec Robert Descimon et Denis Crouzet, à l'œuvre du chancelier de France et aux justifications multiples mais complexes qu'il en a lui-même données dans son travail législatif et constitutionnel, ses discours politiques et ses Mémoires, dans sa poésie latine et sa correspondance.

On ne peut d'emblée que constater que L'Hospital s'est fait une idée exigeante de l'exercice du

pouvoir : « L'on a donné grand louange à certains grands personnages grecs et romains, qui, étant esleus magistrats et gouverneurs de leur République, délaissent leurs haines et inimitiés », affirmait-il à peine entré en charge. Confronté à la division croissante du royaume, au renforcement des partis religieux et des clientèles politico-militaires, il soulignait ainsi le devoir particulier d'impartialité et de dévouement qui incombe à ceux qui embrassent le service de l'Etat et le conseil du Prince. Il leur rappelait également que leur action devait poursuivre le bien commun et non leur satisfaction personnelle ou l'écrasement de leurs ennemis.

PORTRAIT INTELLECTUEL

Pour comprendre la politique de Michel de L'Hospital, Robert Descimon avait donc choisi de ne pas organiser son enquête autour de la question des convictions religieuses du chancelier. En préface à son travail exemplaire d'édition de quelques-uns des discours de L'Hospital (1), il avait retracé son parcours politique dans une multiplicité de liens de patronage et de clientèle, de cercles d'amis et d'alliés et dans la succession des charges occupées. L'inscription minutieuse du personnage dans le système des institutions de la monarchie et des réseaux de fidélités qui le structuraient permettait ainsi à Descimon d'établir une manière de concordance entre l'espace des positions et l'espace des prises de position, bref de fournir une grille de lecture à sa politique des années de crise.

Dans cette nouvelle somme, très dense, Denis Crouzet inverse la perspective en faisant de la foi du chancelier le point de départ et le centre de son analyse. Il entend ainsi œuvrer à une « biographie a-biographique », à une biographie intellectuelle pourrait-on dire, destinée à échapper à toutes les

captations intéressées de l'héritage de Michel de L'Hospital, à toutes les reconstructions partiales, à toutes les manipulations historiographiques. Pour reprendre une expression qui lui est chère, Denis Crouzet veut explorer l'« imaginaire » de L'Hospital pour saisir le sens véritable et caché de son action politique, et notamment de son aboutissement, le célèbre édit de janvier 1562, qui accordait aux protestants une relative liberté de culte dans le royaume. La démarche est audacieuse, mais on peut regretter qu'elle occulte les années de formation de L'Hospital et son action après 1562.

Crouzet procède par cercles concentriques, en évoquant successivement l'expérience intime et essentielle de la miséricorde divine par L'Hospital en 1547, alors qu'il se trouvait pris dans une tempête (il manque faire naufrage sur le Pô en se rendant à une session du concile de Trente), puis son refus des orthodoxies religieuses rivales qui s'affrontent sous ses yeux. S'appuyant pour l'essentiel sur les épîtres latines du chancelier, Crouzet souligne son adhésion à une forme de néo-stoïcisme christianisé, inspiré à la fois de Cicéron dans la poursuite de la vertu et d'Erasmus dans le souci d'avoir sans cesse le Crucifié à l'esprit.

Ce n'est qu'une fois reconstruit cet « imaginaire » de la Renaissance française, cet humanisme évangélique qui ne se reconnaît ni dans Rome ni dans Genève, que l'on aborde l'engagement du chrétien en politique, dans une période troublée par le spectre de la guerre civile. Le sage est alors celui qui sait résister à la corruption du monde, à l'exacerbation des égoïsmes sous le manteau de religion, et rétablir, par l'exemple de sa vertu, la concorde entre les membres de la *Res publica*, c'est-à-dire « emmener les hommes contre leurs passions, contre eux-mêmes,

vers le bien, et le bien est un accomplissement de l'amour de Dieu ».

Avec une érudition parfaite, qui révèle tout un pan de l'humanisme des années 1530-1560, relie problèmes religieux et enjeux littéraires, fait de certaines notes de véritables essais dans l'essai, ici sur un tableau de François Clouet, là sur une affaire retentissante de possession démoniaque, Denis Crouzet invite ainsi à relire l'engagement politique de Michel de L'Hospital dans l'exacte continuité de sa foi évangélique, comme un prolongement de son expression poétique des épîtres. Pour lui, l'édit de janvier n'est donc pas autre chose qu'« une leçon de théologie évangélique appliquée, en instance de faire retour vers l'amitié divine », une manière pour le sage de faire don de soi à la *Res publica* et de rappeler la dimension sotériologique de la monarchie.

Dans cette enquête, qui se plaît à souligner son caractère de reconstruction, d'« introspection imaginaire », il laisse donc subsister certaines interrogations, à la fois sur le sens exact de la politique de pacification peu à peu expérimentée à partir de 1560, et qui ne peut sans doute pas se résumer à la seule *Concordia* chrétienne, et sur l'articulation entre la pensée religieuse et la pratique politique du chancelier. Fin lecteur de Platon, de Cicéron et d'Erasmus, comme le montre sans discussion Denis Crouzet, L'Hospital n'était-il pas aussi un technicien du droit hors pair, un connaisseur avisé et respecté de la littérature juridique et de la philosophie politique du XVI^e siècle, capable de fonder et de justifier sur des arguments et des ressources très variées sa politique de paix par la loi ?

Olivier Christin

(1) Michel de L'Hospital, *Discours pour la majorité de Charles IX et trois autres discours*, Imprimerie nationale, 1993.

LA MÉLANCOLIE DU POUVOIR

Omer Talon et le procès de la raison d'Etat de Joël Cornette. Fayard, 448 p., 165 F (25,16 €).

Prononçant l'oraison funèbre d'Omer Talon, avocat général au Parlement de Paris tenu pour le plus éloquent magistrat de son temps, Pierre Lallemand fit du défunt l'archétype du parfait magistrat dévot. Et s'il s'inquiéta, pour saluer son extraordinaire science du droit, de trouver « le fil qui guidera dans cet inextricable labyrinthe », il ne craignit pas le parallèle avec l'illustre et vertueux chancelier Olivier (1545-1560), dont l'intégrité, l'austérité et le dévouement à la cause du roi ouvrit la voie à son successeur Michel de L'Hospital. Plus que l'âge, les prémices des guerres de religion avaient peut-être hâté la mort du chancelier, comme la Fronde causait, selon la rumeur, celle, prématurée, de l'avocat. De quoi réunir ces « martyrs du patriotisme et de la liberté ».

Le purgatoire historiographique dure longtemps. Aussi saura-t-on gré à Joël Cornette de réhabiliter Omer Talon, qui depuis près d'un siècle n'a mobilisé aucun biographe. De fait, l'homme privé se dérobe devant l'homme public, au point que seuls sa bibliothèque et ces longs *Mémoires* destinés à son fils et successeur Denis permettent de l'approcher. De fait c'est moins le portrait d'un homme que propose l'historien que celui d'une pratique politique, mieux : d'une « manière » de penser le pouvoir.

Champion des droits du Parlement, Talon est aussi un soutien indéfectible de la Couronne dans la tourmente qui suit la mort de Louis XIII. La « régence absolue » d'Anne d'Autriche révèle la métamorphose de l'autorité monarchique, amorcée sous Richelieu et précisée encore sous Mazarin. Si la

tentation absolutiste n'est pas neuve, c'est le changement d'échelle et la brutalité de sa pratique qui changent la donne. Sans contester la légitimité de l'autorité royale, Talon n'hésite pas, lors du lit de justice du 15 janvier 1648, à évoquer dans sa harangue les « nécessités feintes ou véritables de l'Etat » quand s'affrontent deux légalités jusque-là confondues et désormais concurrentes : celle, procédurière et critique, du Parlement et celle, exécutive et sans appel, du prince. « Action d'éclat et de majesté », le rendez-vous n'est plus qu'une « terrible cérémonie de deuil politique pour des magistrats déchus de leur droit à l'éloquence comme celui de leur participation au processus de décision politique ». Cornette anticipe avec bonheur la chronologie de la contestation, s'appuyant sur l'« affaire du toisé », manœuvre fiscale qui pressure pour les besoins de la guerre aux Habsbourg une population exsangue (1644-45) - invasion du politique par de nouveaux acteurs, mais avant tout par l'intérêt personnel, immédiat et bientôt champions d'une criminelle surenchère.

Tandis que le conflit entre finances du roi et justice des cours souveraines dresse face à face des commissaires toujours plus nombreux et des officiers dépossédés de leurs prérogatives - c'est le moment où les intendants se multiplient dans les généralités -, la politisation de la société parisienne brise le rêve de concorde du magistrat, déchiré entre deux fidélités. Désormais réelle, cette révolution est intellectuellement impensable pour Talon. A l'inverse des synthèses prosopographiques, Cornette part d'un seul témoignage, privé, informé et investi, pour présenter de l'intérieur une conscience les débuts d'une monarchie « panoptique ». La mélancolie de Talon, c'est la faillite de son héritage humaniste et chrétien. Comme l'échec de Salomon.

Philippe-Jean Catinchi

De l'empire latin

Suite de la page I

Cette nature épigraphique du latin, langue gravée, langue d'éternité, permet de mieux comprendre une autre raison de sa longévité. Il fut, en effet, une réponse à la malédiction de Babel. Bien plus que les constructions linguistiques artificielles, le latin parut longtemps la seule langue capable d'universalité. Il passait pour énoncer les normes de toutes les langues vulgaires, n'était la langue d'aucune nation particulière et associait par sa capacité « lapidaire » l'inaltérabilité et la concision. Il faudra longtemps pour que s'estompe le rêve d'une humanité réconciliée par le commun usage d'une langue que tous pouvaient utiliser puisque plus personne ne la parlait.

Langue d'ostentation de l'autorité, le latin était aussi celle des « choses défendues ». Les écoliers le savaient qui cherchaient avec avidité dans les entrées des dictionnaires ou les éditions non expurgées des auteurs anciens un savoir interdit. Mais, au-delà de ces découvertes adolescentes, le latin désignait, dans la théologie morale, le discours médical et, parfois, les textes autobiographiques, les objets de cette « *scientia sexualis* » dont Foucault, dans *La Volonté de savoir*, a souligné l'irrépressible prolifération. Françoise Waquet nuance le diagnostic en montrant que le discours bavard sur le sexe a souvent été énoncé dans une langue qui protégeait la pudeur des unes et empêchait la curiosité des autres. Le parti n'était pas sans risque, comme l'atteste le succès durable des textes pornographiques composés en latin pour les *happy few*. Comme l'écrivait Flaubert : « Se méfier des citations en latin : elles cachent toujours quelque chose de leste. »

Le livre de Françoise Waquet nous dit une familiarité perdue. Ecrit sans nostalgie ni prise de parti dans les querelles aujourd'hui obsolètes suscitées par Vatican II et les réformes scolaires de l'après-68, il déchiffre avec savoir et acuité les signes effacés d'un empire disparu.

Roger Chartier

Cléopâtre en creux

Loin de toute interprétation, Michel Chauveau a tenté de cerner au plus près la reine Lagide

CLÉOPÂTRE

Au-delà du mythe de Michel Chauveau. Ed. Liana Levi, « Curriculum », 152 p., 78 F (11,89 €).

Une Cléopâtre chasse l'autre, signe irrévocable de la fascination qu'exerce la dernière reine d'Egypte. Après la flamboyante reconstitution d'Irène Fraïn (1), fondée sur une impeccable documentation mais qui laissait place à l'interprétation, la biographie sans artifice de Michel Chauveau apparaît comme la tentative désespérée de l'historien pour saisir le sens d'un règne sans jamais céder aux tentations de l'interpolation. Cléopâtre fascine d'autant plus qu'on ne sait presque rien d'elle. Sans nier son intelligence et ses talents politiques, qui lui permirent de durer en un temps où tout s'opposait à la longévité des hommes au pouvoir, il faut reconnaître qu'elle est un personnage en creux, pour reprendre l'expression de Chauveau : les auteurs anciens ne parlent à peu près jamais d'elle pour elle-même, mais toujours comme partenaire ou adversaire des grands hommes de son temps. César, Antoine, Octave, voire Hérode. Dernière d'une longue série de reines énergiques qui n'eurent pas l'occasion d'affronter de tels géants, elle bénéficie aussi du caractère falot des derniers rejetons mâles de la lignée. Sur ses origines et son enfance, la tradition ne rapporte quasiment rien. De ses objectifs politiques, rien d'autre que ce que l'on déduit de l'action d'Antoine, sans que l'on puisse faire la part entre ce qui est résultat de sa tenace volonté, et ce qui rentre dans la stratégie à long terme de son amant. Certes, on ne peut douter qu'elle ait voulu saisir sa chance de restaurer, autant que faire se pouvait, le royaume de ses ancêtres, en obtenant la restitution de ce qui avait jadis constitué l'Etat la-

gide, Syrie-Phénicie, Cilicie, Chypre, Cyrénaïque. Maîtresse des hommes les plus puissants au monde, mère de leurs enfants (un de César et trois d'Antoine), comment n'aurait-elle pas eu l'ambition de profiter de ce formidable levier pour sortir l'Egypte de l'humiliation où ses prédecesseurs l'avaient plongée ? Mais l'historien scrupuleux déjà hésite à une telle affirmation, tant les sources se taisent. C'est la lutte entre Antoine et Octave qui passionne : Cléopâtre échappe un moment à leur proximité, et la voilà plongée dans l'ombre durant plus de trois années (ainsi du printemps 40 à l'automne 37) où, pourtant, elle ne dut pas se contenter d'attendre le retour de son amant. Chauveau met en évidence combien Antoine utilise Cléopâtre pour des objectifs qui dépassent de loin l'Egypte. En faisant porter à Cléopâtre toute la responsabilité d'une politique d'abandon des conquêtes de Rome par Antoine (ce qui est pour le moins excessif), Octave, pour sa part, ménageait les nombreux partisans de son adversaire en Italie et ouvrait la voie à une possible réconciliation avec son beau-frère. Marquant fortement l'historiographie antique, la propagande d'Octave constitue le socle sur lequel s'édifie la légende d'une Egyptienne ambitieuse et séductrice, mais qui trahit son amant à la bataille d'Actium (ce qui est faux). Egyptienne, elle ne l'est certes pas, ou qu'à moitié, mais l'épithète *philopatris* (« qui aime sa patrie ») qu'elle fut seule à porter témoigne d'un attachement nouveau à un pays où elle ne règne qu'en vertu du droit de conquête de ses ancêtres. Assimilée tôt à Isis, elle entre dans la légende par le mystère de sa mort : les serpents qui ornent les bras de la déesse magicienne seront désormais, de Virgile à Mankiewicz, les responsables de sa mort tragique.

Maurice Sartre

(1) Fayard, « Le Monde des livres » du 6 mars 1998

Carré de dames

Quatre tsarines et une régente arrivées au pouvoir par l'intrigue ou le coup de force ont fait le XVIII^e siècle russe

TERRIBLES TSARINES

d'Henri Troyat. Grasset, 324 p., 132 F (20,18 €).

De la mort de Pierre le Grand (1725) à celle de Catherine II (1796), la Russie eut pour chef suprême quatre tsarines et une régente. Entre ces dames se sont entrecroisés trois tsars : un adolescent (Pierre II), un bébé, déposé et enfermé quand il était encore en langes et mort fou (Ivan VI), et Pierre III, renversé et assassiné après un semestre de règne abraçadabrant.

Catherine II a certes fait l'objet d'innombrables études, mais les autres n'ont guère inspiré les biographes. Elles ne brillent d'ailleurs pas par leur personnalité politique, hormis Elisabeth I^{re}, fille de Pierre le Grand, mais le lecteur est démué : les ouvrages de Waliszewski datent du début du siècle, et celui plus récent (1962) de Daria Olivier, mentionné dans toutes les bibliographies, est introuvable dans le commerce.

Cette lacune est en partie comblée par le livre que Henri Troyat consacre aux « terribles tsarines » : Catherine I^{re}, Anna Ivanovna, Elisabeth I^{re} (Catherine II n'est évoquée que brièvement) auxquelles s'ajoute la régente Anna Leopoldovna. Etrange lignée ! Catherine I^{re} n'était certes pas une mauvaise femme ; mais qui aurait prédisé à cette servante livonienne baragouinant le russe qu'elle finirait sa vie sur un trône ? Elle avait gravi la hiérarchie en accordant ses faveurs à des soldats toujours plus gradés, jusqu'à la couche du tsar. Content de ses services au lit, au ménage et à la guerre, Pierre la fit couronner. L'aurait-il désignée pour successeur ? Ce n'est pas sûr. A sa mort, Menchikov, son collaborateur préféré, fit proclamer tsarine la veuve qu'il avait d'ailleurs honorée avant de la laisser au tsar. Il

comptait être le véritable maître. Ainsi débuta le siècle des tsarines et de leurs favoris. Si les dames arrivèrent au pouvoir à la faveur d'un coup de force mené par des hommes qui entendaient exploiter leur faiblesse supposée, les conspirateurs se trompèrent souvent dans leurs calculs.

Impératrices et régente ont laissé le souvenir de leurs extravagances ;

malgré tout, elles ont persévéré cahin-caha dans la voie tracée par Pierre le Grand (c'est même sous Elisabeth que commença vraiment la littérature russe en langue vernaculaire). Mais le livre de Troyat montre bien qu'en ce temps-là la Russie n'avait pas trouvé une bonne solution au problème de la succession du pouvoir.

Bernard Féron

RENÉ FRÉGNI

René Frégni

Elle danse dans le noir

récit

PRIX PAUL LÉAUTAUD

Denoël

«... il s'expose, dérange, mais impose une telle beauté d'écriture que l'on en reste pantois.»

Martine Laval, *Télérama*

« pour cet hymne pathétique [...] il n'est que la vertu de la langue. »

Philippe-Jean Catinchi, *Le Monde des Livres*

L'ÉDITION
FRANÇAISE

« La Nouvelle Revue française » devient trimestrielle

Un entretien avec son rédacteur en chef, le romancier Michel Braudeau

● **Avis de tempête sur les librairies Flammarion 4.** Mardi 5 janvier, le personnel des librairies de Flammarion a procédé à un « débrayage » afin, notamment, de se concerter après le mouvement de grève des 22, 23 et 24 décembre 1998. Les librairies du groupe Flammarion 4 – La Hune, Italie 2, la librairie du Centre Pompidou, celle du Musée des arts décoratifs et la Maison rustique – protestent contre une réorganisation progressive de l'entreprise dont les premières mesures sont appliquées depuis septembre 1998.

Le personnel de ces librairies se dit « inquiet » des conséquences d'une mission effectuée par l'Iseor. Cet institut de socio-économie des entreprises et des organisations, auquel la direction de Flammarion 4 a fait appel, préconise de mettre en place des outils de management qui, aux yeux de Miguel Dupont, délégué syndical de La Hune, sont « dangereux, inefficaces et inadaptés au métier de libraire ». Il s'agit principalement, concernant le personnel, de fiches de compétence, d'évaluation et de suivi du personnel, ainsi que de la mise en place – déjà effective dans les librairies Flammarion 2 depuis deux ans – d'un contrat d'activité périodiquement négociable (CAPN) définissant des objectifs de vente pour chaque employé.

Le passage aux 35 heures est, selon Miguel Dupont, l'occasion pour Flammarion de mettre en place un système hiérarchique pyramidal fort, dont il craint qu'il ne conduise à une rétention de l'information au sommet. Il juge par ailleurs ce système lourd et inefficace : déjà en place dans certaines librairies de province – Flammarion 2 –, celui-ci n'a pas pour autant endigué le déclin de leur chiffre d'affaires. Le personnel réclame aujourd'hui la suspension de la mission Iseor et une possible contre-expertise de l'Asfodlep, un organisme de formation des libraires qu'il juge plus compétent. Miguel Dupont, qui a rappelé que Charles-Henri Flammarion PDG du groupe avait envisagé la possibilité de se désengager de ces établissements, craint une vente de La Hune. A ce sujet, Françoise Brocard, directrice des librairies Flammarion, parle de « pure affabulation », et souligne le « manque de clarté des revendications salariales » lors du mouvement de grève de décembre. Le groupe Flammarion et les représentants du personnel devraient entamer une concertation.

● **Noir sur Blanc.** Les éditions Noir sur Blanc, dirigées par Jan et Vera Michalski, seront désormais diffusées par Le Seuil. La petite maison d'édition spécialisée dans la traduction d'ouvrages polonais et russes – jusque-là diffusés par la librairie polonaise – augmente sa production pour passer à une vingtaine d'exemplaires par an – contre cinq à six auparavant.

● **Nouvelle collection.** Les éditions Arléa lancent la collection « 1^{er} Mille » consacrée aux premiers romans. Viennent de sortir : *La Petite Dernière*, de Myriam Cohen-Welgryn, et *Neige*, de Maxence Fermine. A raison de dix titres par an, ils seront vendus entre 50 F et 90 F (entre 7,62 € et 13,72 €) chacun. Le prochain ouvrage est attendu en mars : *Les vagues sont douces comme les tigres*, de Christine Féret-Fleury.

« Vous avez pris il y a quelques mois la direction de la prestigieuse *Nouvelle Revue française* (NRF), qui devient trimestrielle. Pourquoi avoir changé le rythme de parution, qui était mensuel depuis l'origine ?

« La NRF est née il y a presque quatre-vingt-dix ans, à une époque complètement différente de la nôtre du point de vue de la circulation des informations. On avait alors besoin d'un rythme mensuel pour tenir la communauté littéraire au courant de ce qui se passait. Aujourd'hui, les gens ont perdu l'habitude de l'achat des revues. Cela vaut pour la plupart d'entre elles, NRF comprise. Il s'agit donc de prendre une publication dont les chiffres de vente ne sont pas bons, dont le budget est déficitaire et de voir de quelle manière on peut la rendre de nouveau forte, belle et « non perdante ». Il ne s'agit pas de faire de l'argent, jamais Gallimard ne m'a fixé un tel objectif – il y a nécessairement un côté « danseuse » dans une revue, pour une grande maison –, mais de tenter déjà d'en perdre un peu moins.

» La décision de devenir trimestrielle est à la fois économique et intellectuelle. Au lieu de onze numéros dans l'année (celui de l'été était double), il y en aura quatre, ce qui veut dire que l'on abaisse les frais d'impression et de reliure,

la manipulation en magasin, le routage auprès des libraires. Ainsi, les quatre numéros que nous publieront désormais offriront autant de pages dans une année que les onze précédents, mais l'abonnement passe de 525 F par an à 300 F [45,74 €]. D'autre part, l'avantage de numéros qui font au minimum 350 pages, c'est de permettre de proposer des textes longs : de vraies nouvelles, des dossiers (par exemple ici un dossier cubain dont le second volet sera en avril), ce qui répond à la question la plus importante à mes yeux : pourquoi une revue, aujourd'hui, à la veille de l'an 2000 ? Parce que c'est le seul endroit qui peut accueillir des textes qui ne vont ni dans des livres ni dans des journaux. Ce qu'on peut publier dans une revue est très singulier.

– **Toutefois vous reprenez aussi une tradition qui fut celle des revues littéraires de la grande époque, la publication d'extraits de livres non encore parus.**

– Oui, on donne à lire, parfois même avec un an d'avance – dans le premier numéro, le livre de Lobo Antunes auquel appartient l'extrait que nous publions est en cours de traduction – des textes qui sont un avant-goût d'ouvrages à venir. A ce propos, j'insiste sur le désir d'ouverture de la revue. Il ne s'agit pas d'être une sorte de bulletin de la rue Sébastien-Bottin et de

ne faire place qu'aux auteurs Gallimard. Pas plus qu'il n'est question de les exclure, bien entendu. Dans ce numéro, on trouve Lobo Antunes donc et Linda Lê, qui publient chez Christian Bourgois, Christophe Donner, auteur Grasset et Fayard, Jacques Chessex, qui est chez Grasset. Et bien sûr des écrivains liés à Gallimard, comme Jean Grosjean, Jacques Réda, Le Clézio ou Sollers – encore que ce dernier nous donne quelques pages de son *Journal* de l'année 1998, qui va sortir en février au Seuil et non chez Gallimard. De même, la revue sera ouverte sur l'étranger comme elle l'est sur ce qui est novateur en France. Au sommaire du prochain numéro, on trouvera Borges, Klaus Mann, Saul Bellow et Jim Harrison.

» J'ai aussi voulu réintroduire la critique. Ce qui ne va pas sans difficultés. Quand on boucle deux mois à l'avance une revue qui va durer trois mois, il est assez difficile de choisir quelle actualité de librairie ou de cinéma on va traiter. On est obligé de travailler dans une certaine intemporalité. Quant aux chroniques, pour l'instant elles seront tournantes. Pas de chroniqueurs attirés, pas d'after-mage d'espace, pas de pré carré. Nous sommes une toute petite équipe – Nicole Aboulker, secrétaire de la rédaction, qui travaille depuis plus de vingt ans à la NRF,

Philippe Demanet, qui m'assiste et me conseille, et moi. Nous sommes pour la diversité, pas pour la constitution d'un clan.

– **Sur la couverture figure une petite photo, une sorte de vignette, de Rimbaud. Est-ce que ce sera toujours le cas ?**

– Il y aura toujours une vignette. Sans changer la couverture de la NRF, j'avais envie d'une évolution. J'ai choisi le format de la petite photo des boîtiers de « La Pléiade ». C'est Rimbaud cette fois, à cause de l'ensemble de textes sur Rimbaud que nous proposons. Et puis parce que cette photo m'émeut particulièrement. Mais ce sera un écrivain différent à chaque livraison. Toujours un grand mort, pour éviter tout problème diplomatique. Dans le numéro d'avril, ce sera Borges. Du point de vue du graphisme, je tiens aussi à préciser que dans chaque numéro il sera fait une place au travail d'un artiste. Ici Lionel Guibout.

– **Il y a une autre revue littéraire chez Gallimard, *L'Infini*. On a le sentiment qu'en publiant un texte de son directeur, Philippe Sollers, dès le premier numéro, vous voulez signifier qu'il n'y aura pas de guerre entre les deux revues. Au contraire.**

– En effet. Sollers et moi, nous nous connaissons depuis le temps où nous étions l'un comme l'autre

aux éditions du Seuil. Mais en plus de cela et de l'intérêt que je porte à son œuvre, j'ai voulu montrer, en lui proposant d'être au sommaire de ce numéro, qu'il n'y avait pas conflit à l'intérieur de la maison. Je crois qu'il a signifié la même chose en acceptant. Nous ne jouons pas l'un contre l'autre. Il m'a aussi publié dans sa revue avant que je devienne le rédacteur en chef de la NRF, il s'est toujours montré généreux et accueillant. Il n'y a pas de polémique entre nous et s'il y avait à polémiquer, nous serions du même côté de la barrière, contre les imbéciles.

» Ce qui est le plus excitant, c'est de montrer, avec la NRF comme avec *L'Infini*, que les revues occupent une place que personne d'autre ne remplit. Rien à voir avec les journaux, où l'on est plus pressé, où les choix sont d'abord dictés par l'actualité.

– **Votre défi, pour exciter qu'il soit, est périlleux. Qu'est-ce qui vous a fait vous engager dans cette aventure ?**

– Le mythe. Quand j'avais quinze ans, j'ai envoyé des poèmes à la NRF. Refusés. Mais à dix-sept ans j'étais abonné. Lorsque mon prédécesseur, Bertrand Visage, a renoncé et quand Antoine Gallimard m'a demandé de prendre la suite... je ne me voyais pas refuser. »

Propos recueillis par
Josyane Savigneau

« NRF », abondance et ouverture

Voici qu'arrive avec le n° 548 une grosse NRF (près de quatre cents pages), qui sera désormais trimestrielle et non mensuelle (voir ci-dessus l'entretien avec son nouveau rédacteur en chef, Michel Braudeau). Cette nouvelle formule, qui annonce, sur un bandeau rouge entourant la couverture, « Nouvelle série », veut allier novation et retour à la tradition, abondance et ouverture. Ainsi chaque livraison trimestrielle proposera un dossier (ici, le début d'une série sur Cuba avec quatre articles, dont l'un du très bon romancier Jesús Díaz), affichera sa diversité et sa volonté de lier art et littérature en présentant le travail d'un artiste. Il s'agit cette fois de Lionel Guibout, qui a fait une série de dessins, *Les Trente-Six Journées de Pergame*, à partir d'un haut-relief de marbre exposé à Berlin. Il explique son projet et son travail, dans un carnet de notes accompagnant les dessins.

Du côté de la tradition, on notera le retour d'un espace critique régulier dans la NRF et la volonté de publier, en avant-première, des extraits de livres. Sur ce terrain, débuts en fanfare avec, comme premier texte de cette NRF nouvelle manière, les deux premiers chapitres du prochain roman d'António Lobo Antunes, le remarquable écrivain portugais auquel les jurés Nobel ont malencontreusement préféré, en 1998, José Saramago.

Enfin, le nouveau rédacteur en chef de la NRF, Michel Braudeau – par ailleurs collaborateur du *Monde* –, manifeste ici son désir de faire coexister toutes les générations d'écrivains – Linda Lê, Jacques Chessex, Jacques Réda, Jean-Paul Michel, Dominique Noguez,

Jean Grosjean, Alain Borer, etc. –, de faire toujours place à la poésie, de donner à lire à la fois de beaux textes et des documents étonnants, comme ces « Ritournelles », dernière partie de cette livraison, une « autobiographie fragmentaire » de Félix Guattari, étrange et poétique, qui date de 1992.

Bien sûr, les grincheux pourront relever que le texte de Le Clézio, « Chercher l'aventure », n'est certainement pas ce qu'on a lu de meilleur de ce romancier, d'autres seront agacés par Christophe Donner, toujours provocateur, qui ose un « Rimbaud c'est moi, entre autres », d'autres encore verront l'entretien avec Michel Houellebecq, « C'est ainsi que je fabrique mes livres », comme une concession à l'actualité ou à la mode – ceux-là auraient bien tort de ne pas le lire, il est très intéressant. Quant à ceux qui voudraient jouer les malins en cherchant ce qui se cache derrière la publication, dans un numéro qui a valeur d'affiche, de projet et de programme, d'un texte issu du nouveau livre de Philippe Sollers, directeur de l'autre revue de Gallimard, ils en seront pour leurs frais. Michel Braudeau dit très ouvertement le sens de cette démarche et sa volonté d'unir toutes les forces intellectuelles pour que revivent des revues et, au premier chef, celle qui a été symbole et modèle, la NRF.

Jo. S.

★ **La Nouvelle Revue française, nouvelle série, janvier 1999, n° 548, 374 p., 95 F, 14,48 €. En librairie le 13 janvier. Pour tous renseignements et abonnements : La Nouvelle Revue Française, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris.**

AGENDA

● Pour le 250^e anniversaire de la naissance de Goethe, plusieurs manifestations sont organisées à Paris sous la direction de J.-M. Valentin – Institut universitaire de France – et le patronage du Haut-Conseil culturel franco-allemand. En janvier, un cycle de conférences à lieu à l'Institut historique allemand (rens. : hôtel Duret de Chevry, 8, rue du Parc-Royal, 75003 Paris. Tél. : 01-42-71-56-16). En février, plusieurs manifestations sont prévues à la Maison Heinrich-Heine (27 c, boulevard Jourdan, 75014 Paris. Tél. : 01-44-16-13-00). En mars et avril, conférences – poétique, philosophie, traduction, etc. – seront données à la Sorbonne (tél. : 01-42-25-96-40).

● LE 8 JANVIER. FICIN. A Paris, la Bibliothèque nationale de France organise une journée autour de Marsile Ficin sur le thème « Mythologie des lettres : le monde de Ficin et l'image du livre à la Renaissance » (quai François-Mauriac, 75013 Paris. Tél. : 01-53-79-59-59).

● DU 8 JANVIER AU 14 FÉVRIER. SUPERVIELLE. A Paris, le Théâtre Molière propose une mise en spectacle de la poésie de Jules Supervielle. *Le Corps et la fable du ciel* sera interprété par Michaël Lonsdale, Marc Le Gatin et Fred Cacheux, dans une mise en scène de Marc Le Gatin (rens. et location au 01-44-54-53-00).

● LES 13 ET 14 JANVIER. BECKETT. A Paris, l'Ecole doctorale de l'université Paris-VII organise un colloque

consacré à Samuel Beckett, avec notamment les interventions d'Alain Badiou, Julia Kristeva et Pierre Chabert (2, place Jussieu, 75005 Paris. Tél. : 01-44-27-63-71).

● LE 14 JANVIER. RENCONTRE. A Paris, les éditions du Seuil et le Studio-Théâtre de la Comédie-Française organisent une rencontre autour du philosophe, romancier et dramaturge Alain Badiou (à 18 h 30 au 99, rue de Rivoli, 75001 Paris. Tél. : 01-40-46-50-91).

● DU 14 AU 17 JANVIER. PSYCHANALYSE. L'association Archives et documentation Françoise Dolto organise, au siège de l'Unesco à Paris des journées d'études sur le travail de la psychanalyste. Ateliers et conférences plénières sont proposés (tél. : 01-40-51-72-05).

● LE 16 JANVIER. THÉORIES FÉMINISTES. A Paris, plusieurs journées d'études sont organisées autour du thème « Les théories féministes : critiques, emprunts, ruptures ». La

première, « Lévi-Strauss et les théories féministes : convergences et divergences », est dirigée par Nicole-Claude Mathieu (université Paris-VII-Denis-Diderot, 2, place Jussieu, 75005 Paris. Tél. : 01-44-27-56-23).

● LE 17 JANVIER. FEMMES. A Paris, l'association L'entre-rives organise un colloque intitulé « Femmes duelles, figures éphémères » (4, place Saint-Germain-des-Prés, 75006 Paris).

● DU 19 AU 23 JANVIER. DEUXIÈME SEXE. A Paris, les Nouvelles Questions féministes, le Festival international de films de femmes de Créteil et les éditions Syllepse proposent un colloque international sur le cinquantenaire du *Deuxième Sexe*, autour de l'ouvrage de Simone de Beauvoir avec de nombreuses interventions et ateliers de réflexion. Clôture le 23, autour des « Approches contemporaines du *Deuxième Sexe* » et « L'héritage de Beauvoir » (Iresco-CNRS, 59-61, rue Pouchet, 75017 Paris. Tél. : 01-40-25-11-91).

VOUS CHERCHEZ UN
LIVRE ÉPUISSÉ ?

Une seule adresse

LE TOUR DU MONDE

et son réseau de 250 correspondants

9, rue de la Pompe, 75116 PARIS

Tél. : 01.42.88.73.59

Fax : 01.42.88.40.57

paringer

A partir de
6 500 F
ou version
simple
4 500 F

Le corps est votre monture la plus sûre ! Ne le flatterez pas, ne le désarticulez pas. Voici un nouvel art de dormir.

Lit double gigogne

directoire sur lattes, métal noir, 2 matelas laine et crin, comme en 1800.

Doubles housses déhoussables, coton écru, 2 oreillers, 2 traversins.

121, rue du Cherche-midi, 6^e - Tél. 01 42 22 22 08

12, rue de la Chaise, 7^e - Tél. 01 45 44 10 44

magazine littéraire

N° 372 - Janvier 1999

DOSSIER :

BECKETT

raconté par les siens

INÉDIT :

Maupassant,

chronique sur un procès littéraire

Chez votre marchand de journaux : 32 F

Le Magazine littéraire sur Internet : www.magazine-litteraire.com

OFFRE SPÉCIALE

6 numéros : 132 F

Cochez sur la liste ci-après les numéros que vous choisissez

- | | | |
|---|---|--|
| <input type="checkbox"/> Umberto Eco | <input type="checkbox"/> Joseph Conrad | <input type="checkbox"/> Hermann Hesse |
| <input type="checkbox"/> William Faulkner | <input type="checkbox"/> Tchekhov | <input type="checkbox"/> Rabelais |
| <input type="checkbox"/> Italo Calvino | <input type="checkbox"/> Michel Leiris | <input type="checkbox"/> L'existentialisme |
| <input type="checkbox"/> Virginia Woolf | <input type="checkbox"/> Althusser | <input type="checkbox"/> Paul Verlaine |
| <input type="checkbox"/> Albert Camus | <input type="checkbox"/> André Gide | <input type="checkbox"/> Aragon |
| <input type="checkbox"/> Marguerite Duras | <input type="checkbox"/> Rainer Maria Rilke | <input type="checkbox"/> La Haine |
| <input type="checkbox"/> Jean Starobinski | <input type="checkbox"/> Kant | <input type="checkbox"/> Marx |
| <input type="checkbox"/> Marguerite Yourcenar | <input type="checkbox"/> Guy de Maupassant | <input type="checkbox"/> Michel Foucault |
| <input type="checkbox"/> Sadé | <input type="checkbox"/> Lévi-Strauss | <input type="checkbox"/> Ernst Jünger |
| <input type="checkbox"/> Retour aux Latins | <input type="checkbox"/> Jean Genet | <input type="checkbox"/> Cioran |
| <input type="checkbox"/> Jacques Derrida | <input type="checkbox"/> Roland Barthes | <input type="checkbox"/> Schopenhauer |
| <input type="checkbox"/> Witold Gombrowicz | <input type="checkbox"/> Jacques Lacan | <input type="checkbox"/> Jean Giono |
| <input type="checkbox"/> Fernando Pessoa | <input type="checkbox"/> Georges Perec | <input type="checkbox"/> Vladimir Jankélévitch |
| <input type="checkbox"/> George Sand | <input type="checkbox"/> Céline, le Voyage | <input type="checkbox"/> Les Exclus |

Nom :

Adresse :

Règlement joint par chèque bancaire ou postal

magazine littéraire

40, rue des Saints-Pères, 75007 Paris - Tél. : 01.45.44.14.51 - Fax : 01.45.48.86.36

MON

REFUS DE
TÉMOIGNER
UNE JEUNESSE